TREIZIÈME ANNÉE. — N° 304 1er Septembre 1909. LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

La Lumière Invisible

On se rappelle le *Maître de la Terre*, cet étrange roman paru l'an dernier et dont le succès fut si vif. L'auteur, le P. Benson, un religieux anglais, y raconte de la manière la plus émouvante les derniers jours du monde tels que les annonce l'Ecriture, mais avec toutes les précisions de détails qu'un esprit moderne peut imaginer : l'apparition de l'Antéchrist, sous les apparences d'un homme d'Etat investi d'un mystérieux prestige et dont la renommée grandit comme une flamme ; Rome détruite par une escadre d'aéroplanes, le dernier Pape fuyant au désert, où le poursuit l'énigmatique Felsenburgh ; et tout à coup le ciel plein de menaces surnaturelles au-dessus de ce monde qui ne s'inquiète pas de lui, les catastrophes terminales, le Fils de l'Homme venant sur les nuées, la fin de toutes choses.

Le *Maître de la Terre* n'était pas le premier ouvrage du P. Benson. Le Père avait publié, notamment, *La Lumière invisible*, où se montrait déjà le même si curieux mélange de haute pensée mystique et d'invention romanesque. C'est la *Lumière invisible* qui a fondé la réputation du P. Benson dans le monde littéraire anglais. M. Téodor de Wyrewa, traducteur excellent du *Maître de la Terre*, vient de nous donner la traduction de la *Lumière*.

Dans le calme et frais décor d'un presbytère de campagne anglais, un vieux prêtre raconte au romancier les étapes de son développement intérieur. Dès l'enfance, une faculté spéciale de perception spirituelle s'est manifestée en lui, faculté qui n'a fait que grandir avec l'âge, avec la méditation, avec l'ascétisme.

La *Lumière invisible* l'éclaire, cette lumière de l'au-delà qui rayonne continuellement sur notre monde et sur notre vie, mais que nous ne voyons pas plus que nous ne percevons, par exemple, les ondes télégraphiques et téléphoniques qui passent autour de nous.

Ce pouvoir de vision spirituelle existe d'ailleurs, avec plus ou moins d'intensité, dans toutes les âmes douées d'une vie intérieure un peu active ; on peut lire sur ce point les mystiques, et en particulier sainte Thérèse, dans son *Château intérieur*, où elle établit longuement la différence entre la vision intellectuelle et la vision imaginative.

— C'est (dit le vieux prêtre, parlant de son privilège) une forme spéciale de ce don de perception spirituelle que tout homme possède à un certain degré, et qui nous permet à tous, plus ou moins, de vérifier par nous-mêmes ce que nous avons appris par autorité. Notre vie spirituelle consiste précisément pour une part dans l'exercice de cette faculté. Eh bien, il a plu à Dieu de revêtir chez moi cette faculté d'une finesse et d'une pénétration exceptionnelles, de même qu'à vous, par exemple, a été accordé un pouvoir très vif de découvrir et d'apprécier la beauté dans les choses où d'autres, peut-être, ne l'aperçoivent pas... Chez moi, ce pouvoir de perception est, par moments, si intense que le monde spirituel m'apparaît alors aussi visible que ce que nous appelons le monde naturel. Dans ces moments-là, en vérité, je continue le plus souvent à sentir la différence entre le monde spirituel et le

monde naturel, mais tous deux se révèlent à moi simultanément comme sur un même plan ; et il ne dépend que de moi de percevoir avec plus de force l'un ou l'autre.

Ces visions du vieux prêtre font une série d'étranges et émouvantes histoires, dont l'intérêt paraîtra d'autant plus vif que le « visionnaire » est, manifestement, le P. Benson lui-même ; et tout en nous laissant libres de penser qu'il a modifié parfois les circonstances de ces « cas » étranges, il se porte garant de la réalité de leur fond mystérieux ou surnaturel. Il y a donc là autre chose que de tendres petits romans pieux.

***

Voici l'une des plus simples histoires, intitulée : « Au-dessus de la porte ». Jeune vicaire, le narrateur eut la pénible mission de venir annoncer à une femme un deuil affreux qui la frappait. La pauvre femme sanglotait éperdument ; le jeune prêtre se désolait de son impuissance à la consoler, et souhaitait ardemment que quelqu'un pût parler, prier, apaiser à sa place.

« ... Vous voyez cette grille de fer ? Eh bien, juste au centre de la porte, mais un peu au-dessus, se détachant nettement contre le feuillage du marronnier, j'aperçus une figure d'homme, une figure qui paraissait agenouillée dans l'air, le visage tourné de mon côté, mais plus haut que moi. Et la chose la plus curieuse dont je fus frappé, au spectacle de cette figure, c'est que, en comparaison d'elle, l'arbre et la porte semblaient des ombres dénuées de substance. Je sais bien que ceux qui sont admis à avoir des visions nous disent que, d'ordinaire c'est l'impression contraire qu'ils éprouvent ; à cela, je puis seulement répondre qu'il n'en allait pas de même pour moi, ce jour-là.

« Cette figure était donc à genoux... C'était un visage imberbe et qui portait à un degré extrême, sans erreur possible, tous les caractères d'un visage de prêtre. Vous savez, n'est-ce pas, combien sont voisines la souffrance la plus vive et la plus vive joie : peu s'en faut que leurs lignes finissent par coïncider. Or, dans ce visage du prêtre, elles coïncidaient. L'angoisse et l'extase n'y formaient qu'un sentiment unique. Les yeux du prêtre étaient ouverts, ses lèvres disjointes. Impossible de dire s'il était jeune ou vieux. Ses traits étaient sans âge, comme les traits de tous ceux qui sont admis à contempler Celui qui habite l'éternité. En tout cas, il était en train de prier : voilà ce que je puis affirmer. Evidemment, il avait accueilli dans son cœur la douleur de cette femme, il l'avait faite sienne ; et cette douleur se confondait là, — en résignation, ou en supplication, ou en adoration, ou plutôt en un mélange indéfinissable de tout cela, — avec la propre volonté à jamais purifiée de ce prêtre, qui, elle-même, ne faisait plus qu'un avec l'éternelle volonté de Dieu.

« Et je regardais la vision, pendant qu'à mes oreilles arrivait un bruit de sanglots du fond de la chambre ; mais à mesure que je regardais, le rayonnement de l'angoisse devenait sans cesse plus profond sur le visage merveilleux, et, au contraire, les sanglots se ralentissaient. Et tout à coup j'entendis derrière moi, dans un murmure, les noms sacrés de Dieu et de son Fils ; et au même instant, la vision, devant moi, disparut ». La malheureuse femme, avec l'aide mystérieuse, avait dominé sa douleur.

Autre figure protectrice, mais dont le geste est plus énigmatique. Une voiture vide, traînée par un cheval emporté, arrive sur un pont. Contre le parapet, un enfant effrayé se serre. Une figure aérienne apparaît derrière l'enfant :

« Je ne me rappelle rien d'elle, si ce n'est le visage et les mains. Le visage était sûrement le plus imprégné de tendresse que j'eusse jamais vu. Les yeux baissés considéraient la tête de l'enfant avec un amour plus profond que tout ce que je saurais vous décrire. Les lèvres souriaient, l'une des mains s'appuyait sur les yeux du petit, l'autre était posée par derrière, contre son épaule. Au moment où les sabots de fer et les roues bruyantes pénétraient sur le pont, tout à coup la main appuyée sur l'épaule de l'enfant le poussa comme au devant d'eux ; et cependant la même tendresse maternelle étincelait sur les yeux et la bouche. L'enfant fit un pas en avant et fut précipité... »

Moins tragique et plus touchante est l'anecdote du petit enfant qui, toutes les nuits, pleurait sa mère morte, et qu'on lui avait dit simplement partie, cachant sa tête sous le drap pour

étouffer ses sanglots, et ne pas être grondé. Une nuit, il voit entrer sa mère qui lui sourit et lui tend les bras ; il se précipite, il reste, ivre de bonheur, la tête sur son épaule, un bras passé autour de son cou, et s'endort. La chère visiteuse nocturne revient souvent, mais jamais elle ne parle, et l'enfant a le cœur si gros de joie qu'il ne parle pas non plus :

« Une nuit, je reposais, sommeillant à demi contre la poitrine de ma mère, ma tête appuyée sur son cœur, et non pas, comme je faisais d'ordinaire, sur son épaule. Or, pendant que je me tenais ainsi, il me sembla que j'entendais un bruit étrange, pareil au murmure des vagues dans un coquillage, mais infiniment plus mélodieux. Ce bruit est impossible à décrire : c'était comme l'écho d'une foule lointaine, tout enveloppé et transfiguré dans un rythme musical. Je me serrai contre la poitrine de ma mère pour mieux entendre ; et alors, j'eus l'impression, très nette et précise, comme d'innombrables carillons de cloches d'églises, mais sonnant, pour ainsi dire, dans un autre monde. Il y avait même des paroles, mêlées à ces chants de cloches, mais sans que je pusse les distinguer. Sans cesse, une voix nouvelle s'élevait au-dessus des autres, et ces voix chantaient sur mille tons divers, exprimant tour à tour le bonheur et l'angoisse. »

La santé de l'enfant se rétablit, les visites de la mère deviennent plus rares. A la dernière, qui se produit au moment d'un cauchemar dans lequel l'enfant criait de peur, la Dame le repose doucement sur le lit, la tête sur l'oreiller : « Elle était penchée sur moi, une main appuyée sur ma poitrine, comme pour m'empêcher de me relever, et me regardait droit dans les yeux ; et je découvris alors que *ce n'était point ma mère* ».

Il va crier d'angoisse, mais Elle le regarde toujours au fond des yeux. « Ce n'était point ma mère, et pourtant y eut-il jamais visage aussi maternel que celui-là ? J'avais l'impression de plonger dans des abîmes de tendresse et de force ineffables, et cette tendresse me pénétrait le cœur, et cette force me rassurait prodigieusement. Je poussai encore un soupir ou deux tout en continuant à regarder ; mais déjà je me sentais plus calme, et enfin une grande paix se répandit sur moi. »

La plus curieuse sans doute de toutes les visions est celle qu'a le vieux prêtre dans la chapelle d'un couvent, où une religieuse prie. Et d'abord il est porté à prendre en pitié cette femme recluse qui prétend servir Dieu en se désintéressant d'un monde que Dieu a créé et qu'il aime. Mais bientôt le mystérieux dynamisme de la prière lui apparaît. Il découvre qu'un lien vital unit étroitement l'orante et le tabernacle, à l'intérieur duquel se produit un mouvement intense et continu, où quelque chose bat qui ressemble à un vaste cœur ; et chacun de ces battements paraît retentir à travers toute la chapelle.

« J'avais conscience que cette figure noire de la religieuse était agenouillée au centre d'un univers de réalités et de forces, où chaque mouvement de son cœur et de ses lèvres décidait du sort de destinées humaines pour l'éternité. Du calme muet de cette chapelle se dégageaient des rayons de puissance spirituelle qui allaient retentir à des distances infinies, avec une profusion et une force incommensurables. Des âmes bondissaient de joie aussitôt que la volonté tendue de cette figure noire parvenait jusqu'à elles. D'autres âmes qui, à ce moment même, se séparaient de leur corps, étaient soulevées par les rayons de cette volonté, et s'en allaient tomber, haletantes mais sauves, aux pieds du Rédempteur, sur le seuil de la vie immortelle. »

***

Toutes les figures qui apparaissent dans cette *Lumière invisible* ne sont pas des visages de gloire et de paix. Enfant encore, un jour qu'il avait tué méchamment un rouge-gorge, notre visionnaire a vu grimacer de joie une tête méchante. « C'était une tête absolument chauve, avec de fines lèvres que séparait un rire sarcastique, formant d'innombrables rides autour des coins de la bouche, tandis que les yeux, pareillement, se ridaient dans une expression de gaieté méchante... Le front s'enfuyait brusquement en arrière, comme un front de chat, la face était d'une couleur de terre et les lignes de la tête, au-dessous des oreilles et du menton, se perdaient dans l'obscurité de l'arbuste environnant. La tête seule apparaissait là, comme un masque japonais... Et toujours elle riait avec un plaisir méchant, riait non pas de moi, mais du corps de l'oiseau... »

L'histoire de « l'Aigle de sang », du « Mauvais frère », sont encore des cas singuliers de diabolisme, comme aussi la force mystérieuse qui met sur les lèvres du vieux prêtre des paroles, que lui-même ne comprend ni n'entend, mais qui font pâlir d'angoisse au milieu de ses amis un lord insolent. Mais la plus intéressante est l'histoire de maison hantée que le P.Benson intitule : « le Voyageur ».

Remplaçant un de ses confrères malades, le narrateur de tous ces récits confesse, pendant la semaine de Noël, dans une vieille église du Kent, restituée depuis peu au culte catholique. Assis dans le même confessionnal antique, qui servait dans la vieille organisation d'avant la Réforme, le prêtre ne peut penser sans un frisson à la masse d'émotions humaines dont cet humble bois est saturé. Une dépression singulière, une sorte d'angoisse où se mêle un élément de terreur l'a depuis le matin accablé. Peut-être faut-il l'attribuer à l'orage qui gronde au loin.

L'église est faiblement éclairée de quelques cierges ; on y distingue, au moment où le prêtre la traverse, trois ou quatre figures agenouillées. Pendant que ses premiers pénitents se succèdent au guichet du confessionnal, il entend tout à coup le galop d'un cheval, dans le village, près du cimetière. Le galop s'arrête, un grand coup de vent ouvre la porte de l'église et fait vaciller les cierges.

Le vieux prêtre croit les confessions finies ; il va se lever, mais, à cet instant même, une voix murmure au guichet quelques mots rapides. Distinguant mal les paroles, mais supposant que c'est la formule habituelle pour demander la bénédiction du prêtre, il la récite et attend. La voix continue de parler en un murmure précipité.

« Mais le plus curieux était que je ne pouvais presque pas comprendre un seul mot de ce qu'elle disait ; à peine parvenais-je à saisir une parole çà et là, notamment les noms de Dieu et de Notre-Dame. Puis ce fut quelques mots français que je pus comprendre, encore qu'il me parussent d'une vieille langue surannée : les mots « le roi », en particulier, revenaient sans cesse. Au premier moment, je supposai que ce devait être là un dialecte lointain, ignoré de moi ; et puis je pensai plutôt que mon pénitent devait être un très vieil homme devenu complètement sourd, car lorsque j'essayai, après quelques phrases, de lui expliquer l'impossibilité où j'étais de le comprendre, il ne parut y faire aucune attention, mais continua de murmurer précipitamment, sans une pause.

« Peu à peu, je fus en état de découvrir que l'homme devait se trouver sous le poids d'une agitation d'esprit extraordinaire : sa voix, maintenant, se brisait et sanglotait, puis se mettait presque à crier, avec un mélange de larmes, tandis que, de l'autre côté du panneau, ses doigts remuaient et battaient, comme s'ils voulaient se faire ouvrir une porte verrouillée. Enfin... la voix devint plus basse et se tut. Et comme je me levais avec l'intention d'ouvrir la porte pour expliquer au pénitent qu'il m'avait été impossible d'entendre sa confession, deux ou trois soupirs gémissants m'arrivèrent encore par l'ouverture. Vivement, j'approchai la tête de celle-ci pour regarder au dehors, et je vis que, au dehors, sur la marche du confessionnal, *il n'y avait personne.* »

Il n'y avait personne ; mais en traversant le chœur, le prêtre entendit de nouveau, dans le calme silence du village, le galop désespéré d'un cheval.

Son vieil ami l'attendait fort éveillé au coin du feu et lui dit :

— Figurez-vous que tout à l'heure, pendant que vous étiez à l'église, l'idée m'est revenue d'une vieille histoire que racontent les chroniques au sujet de cette église. Elles prétendent que le soir même de l'assassinat de saint Thomas Becket, l'un des assassins est venu jusqu'ici. C'est aujourd'hui l'anniversaire de ce crime, comme vous savez; et sans doute cette idée m'aura été suggérée par la vue de la date... On ne sait pas même au juste qui était cet homme qu'on dit être venu ici ; d'après les uns, ce serait un des quatre chevaliers; d'après les autres, un des soldats. Les assassins avaient saccagé la maison et les écuries de l'archevêque. Cet homme s'empara d'un des chevaux les plus rapides et partit comme un fou, sans savoir où il allait. On suppose que le malheureux était pris d'épouvante pour le salut de son âme et qu'il accourut ici solliciter l'absolution, qui, naturellement, lui fut refusée à si peu de distance d'un tel crime. Il remonta sur son cheval et

repartit au galop. Détail curieux : un terrible orage, comme celui d'aujourd'hui, éclata sur Cantorbéry, au jour et à l'heure de l'assassinat de l'archevêque.

Le P. Benson se rend bien compte que l'on peut proposer plusieurs explications de son étrange histoire. Et d'abord, on peut supposer qu'avec son malaise il avait eu le cauchemar et rêvé tout cela. Ensuite, on peut imaginer qu'il y avait eu transmission de pensée, de son ami à lui, le premier se trouvant dans un état d'esprit actif, tandis que le Père était affaibli et rendu « passif » par l'indisposition dont il souffrait. Ces deux explications sont scientifiques.

On peut encore se placer au point de vue du monde spirituel et choisir entre les deux théories suivantes :

L'émotion humaine a le don d'influencer, de saturer la nature inanimée. Ne peut-on croire que les passions violentes, haine, colère, terreur, remords, éprouvées par ce malheureux homme, il y a sept siècles, se sont combinées pour constituer un fluide spirituel très puissant, qui a si profondément imprégné l'endroit où il s'est répandu que, dans certaines conditions, il est capable de se reproduire sous une forme sensible. Ce serait quelque chose comme ce que nous fait voir le phonographe, où les vibrations de son se traduisent d'abord en empreintes de cire, puis renaissent en tant que vibrations.

Ou bien, tout bonnement, dire qu'en vertu de certaines lois dépassant notre perception, l'esprit de cet homme se trouva enchaîné à ce lieu et contraint d'expier son péché indéfiniment, d'année en année, essayant d'exprimer son regret et d'obtenir son pardon. Il n'y a, certes, aucun matérialisme à croire que des êtres spirituels soient contraints à s'exprimer dans les limites de l'espace et du temps, et que la nature inanimée, aussi bien que la nature animée, puisse servir de moyen d'expression à l'invisible.

On revient toujours aux deux méthodes : la scientifique, qui vous dénie le droit de vous élever d'un pouce au-dessus de ce qui vous est prouvé intellectuellement ; la religieuse, qui veut que la foi soit en avance des preuves que l'on possède « Croyez et la lumière vous sera donnée », dit l'une ; « Ne croyez rien avant d'avoir toute la lumière », réplique l'autre. Différence fondée sur ce fait que la religion accepte en témoignage le cœur et l'homme tout entier, tandis que la science n'accepte que la tête, refusant même d'accorder crédit aux sens. Le P. Benson pense naturellement qu'une entière soumission au seul véritable maître doit précéder l'exercice de nos facultés spirituelles.

On sait avec quelle prudente sagacité le regretté directeur de l'*Echo* avait entrepris de concilier les deux méthodes, dans sa théorie du catholicisme expérimental, qui suffirait à faire vivre le nom de Gaston Mery.

George Malet.

LE

LEGS SCIENTIFIQUE DE GASTON MERY

Par suite d'un regrettable retard dans sa réception, nous ne pouvons donner qu'aujourd'hui le bel article que Nébo a consacré à la mémoire de notre regretté directeur.

*Nos lecteurs et notre cher et mystérieux collaborateur Nébo excuseront, nous l'espérons, ce retard, dont l'*Echo du Merveilleux*, qui plus que quiconque le déplore, n'est nullement responsable.*

Il ne me semble pas possible de faire paraître de nouvelles études dans l'*Echo du Merveilleux*, sans venir auparavant apporter mon tribut de regrets et de reconnaissance envers celui qui fut notre cher Directeur, et dont la perte nous a tous si violemment éprouvés.

Gaston Mery incarnait l'idée créatrice de ce journal d'une façon si parfaite, il le dirigeait avec une telle autorité, avec une intelligence si large et si compréhensive, que c'est un véritable désastre pour nous de le voir disparaître.

Chacun des lecteurs de ce journal a pu apprécier, comme ils le méritaient, ses articles personnels, rédigés d'une façon si vivante et si lumineuse, portant la clarté de son esprit dans les sujets les plus variés ; mais ce dont ils ne peuvent se rendre compte, et ce qui avait une importance extrême pour nous autres, ses collaborateurs, en rapports fréquents avec lui, ce sont les qualités éminentes qu'il savait apporter dans la direction de l'*Echo*.

Et il ne faut pas croire que ce soit une sinécure et une chose facile que de bien diriger une revue comme celle-ci et de la conduire au succès. Pour arriver à estimer exactement qu'est-ce qui peut être publié et qu'est-ce qui ne doit pas l'être ; pour saisir la limite jusqu'où on peut aller dans telle ou telle question, et à quel moment il convient de s'arrêter, il faut un tact, un flair, un sentiment du public et des circonstances que M. Mery possédait au plus haut degré.

Les auteurs, bien souvent absorbés par leurs conceptions intérieures, certains d'entre eux tout au moins, sont dans ce cas, se laissent entraîner au-delà des bornes convenables. Qui sait combien d'articles, qui auraient pu blesser diverses personnalités ou choquer quelques convictions honorables, ont été ramenés, par son intervention et par ses conseils, à la note exacte et au point précis de ce qui pouvait être donné ?

Je lui suis, en particulier, extrêmement redevable pour les facilités qu'il a bien voulu donner à la publication de mes études sur l'astrologie; je ne crois pas que nulle part ailleurs elles auraient pû paraître ainsi presqu'intactes et conformes à leur conception première.

Notre Directeur y avait d'autant plus de mérite que je ne partageais aucune de ses idées, ni en politique, ni en religion, ni en spiritisme; malgré cela, nos relations ont toujours été des plus cordiales, et jamais cette divergence de vues ne l'a empêché de publier un article, s'il le jugeait intéressant et admissible pour les lecteurs de l'*Écho*, sans risquer de froisser leurs sentiments et leurs convictions personnelles.

Je ne nierai pas que nous ayons eu parfois quelques difficultés passagères; mais, au bout de quelque temps, tout finissait par s'arranger grâce à des concessions réciproques.

Récemment même, un nouveau désaccord avait surgi entre nous à propos d'une étude astrologique sur les hommes politiques actuels, qu'il n'avait pas encore pu se décider à laisser passer; je n'ai jamais bien compris pourquoi. Cette étude contient certainement quelques jugements sévères, mais nous en avions antérieurement accommodé bien d'autres.

C'est au cours de ce désaccord que je lui avais écrit, à titre intime et privé, et évidemment pour lui faire pièce, cette appréciation peu aimable sur son article relatif à M. Stead; appréciation qu'il a cru devoir rendre publique, et dont je regrette aujourd'hui certaines expressions un peu vives.

Il n'était pas du tout dans ma pensée de dire que l'*Echo du Merveilleux* n'avait rien produit d'important pendant ses douze années d'existence, et je ne crois pas qu'on puisse s'y tromper en relisant mes phrases. Ce que j'avais voulu dire seulement, c'est qu'au point de vue de la question spirite proprement dite, et des communications avec l'au-delà, ses résultats étaient nuls. Ce point me paraît incontestable, et il ne semble pas qu'on puisse sérieusement soutenir le contraire.

En revanche, dans plusieurs autres branches, je suis pleinement d'avis que son action a été utile et féconde, et, en particulier, c'est spécialement à Gaston Mery que l'on doit des connaissances précises sur les deux faits merveilleux ou miraculeux les plus importants de ces dernières années, je veux parler des vaticinations de Mlle Couesdon et des apparitions de Tilly-sur-Seules.

Si l'on veut apprécier la valeur de ce qu'on doit à cet égard au fondateur de l'*Écho*, il faut se rendre compte qu'avant lui il n'y avait pas un seul phénomène semblable qui ait été enregistré et établi d'une façon suffisamment certaine pour que l'on puisse compter sur son exactitude.

C'est ainsi que toutes les prophéties ou prédictions antérieures, quelles qu'elles soient, même les plus importantes, doivent être considérées comme partiellement douteuses. Elles ont presque toutes, on peut le démontrer à peu près certainement, été falsifiées après coup.

Je ne veux pas dire qu'elles soient fausses par elles-mêmes et totalement ; je crois, au contraire, que la plupart d'entre elles ont un fond véritable en tant que phénomène. Mais elles ont été publiées tardivement et leur contenu a été modifié par des personnes peu scrupuleuses, intéressées à soutenir certaines thèses et à faire croire à certaines prévisions.

Il en résulte qu'il est très difficile de déterminer dans ces prophéties quelles sont les parties véritables, et quelles sont celles qui ont été ajoutées postérieurement.

Au contraire, pour les admirables vaticinations de Mlle Couesdon, comme pour les intéressantes apparitions de Tilly, grâce à Gaston Mery, on se trouve en présence de quelque chose de certain et de bien établi. Ses publications à cet égard constituent de véritables données scientifiques, sur lesquelles on pourra dans l'avenir s'appuyer et raisonner, au même titre et avec la même sûreté que sur n'importe quelle autre donnée scientifique.

Si l'homme a disparu, emporté par la mort inexorable, il laissera après lui le souvenir des services qu'il a rendus, et dorénavant, quand de nouvelles manifestations semblables se présenteront quelque part, on prendra exemple sur ce qu'il a fait. On fixera et on démontrera ainsi, d'une façon certaine, précise et

scientifique, l'existence des divers événements miraculeux qui viendront à se produire.

Si les siècles passés avaient opéré de cette manière, au lieu de nous transmettre des légendes plus ou moins douteuses, agrémentées par l'imagination des narrateurs successifs, on posséderait aujourd'hui un ensemble formidable de preuves concordantes, établissant l'authenticité de ces phénomènes, et les négateurs intéressés useraient en vain leurs dents et leurs ongles sans parvenir à les entamer.

NÉBO.

UN PETIT PRODIGE

Colette Pattinger.

On m'avait dit : « Allez voir Colette Pattinger. C'est une petite fille de treize ans qui, sans avoir jamais appris l'art du dessin, crayonne des petits chefs-d'œuvres d'observation et d'humour ».

Je l'ai vue, elle m'a émerveillé et c'est de mes étonnements que je veux entretenir les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux*.

Ici, je prévois une objection : En quoi ce cas de précocité artistique peut-il intéresser des gens avides d'au-delà et de surnaturel ? Mozart fut précoce ; Giotto, humble berger de la campagne florentine, dessinait des images naïves sur la pierre et sur le sable, mais si leur cas a défrayé la chronique artistique, il n'a jamais intéressé les amateurs de merveilleux. Cette objection s'évanouira au fur et à mesure que nous étudierons le cas de Colette Pattinger.

Je ne crains pas d'affirmer que l'habileté dont elle fait montre tient du prodige et que ce cerveau d'enfant renferme le mécanisme le plus délicat et le plus ingénieux, un véritable joujou du Bon Dieu.

C'est dans une petite villa de Colombes, au milieu de ses quatre frères et sœurs, tous charmants à croquer, que j'ai vu pour la première fois Colette, un peu rougissante et intimidée, mais cependant docile à l'interview.

Ce qui frappe dans sa physionomie, ce sont deux beaux yeux bruns, observateurs, aigus, inquisiteurs, de ces yeux qui sondent et qui pensent, des yeux qui doivent capturer les images comme des filets prennent les papillons. De longues boucles blondes encadrent un mignon visage de fillette, mais où les yeux, mobiles et intelligents, attirent surtout l'attention.

Colette, sur la demande de son père, prend un crayon et, debout, sur un coin de commode, sans recherche ni rature, dessine deux petits chiens qui, l'un dressé sur ses pattes, l'autre accroupi sur son train de derrière, se font des amitiés de la plus amusante façon. Nous reproduisons ci-dessous ce dessin, tracé en moins de temps qu'il ne faut pour le décrire :

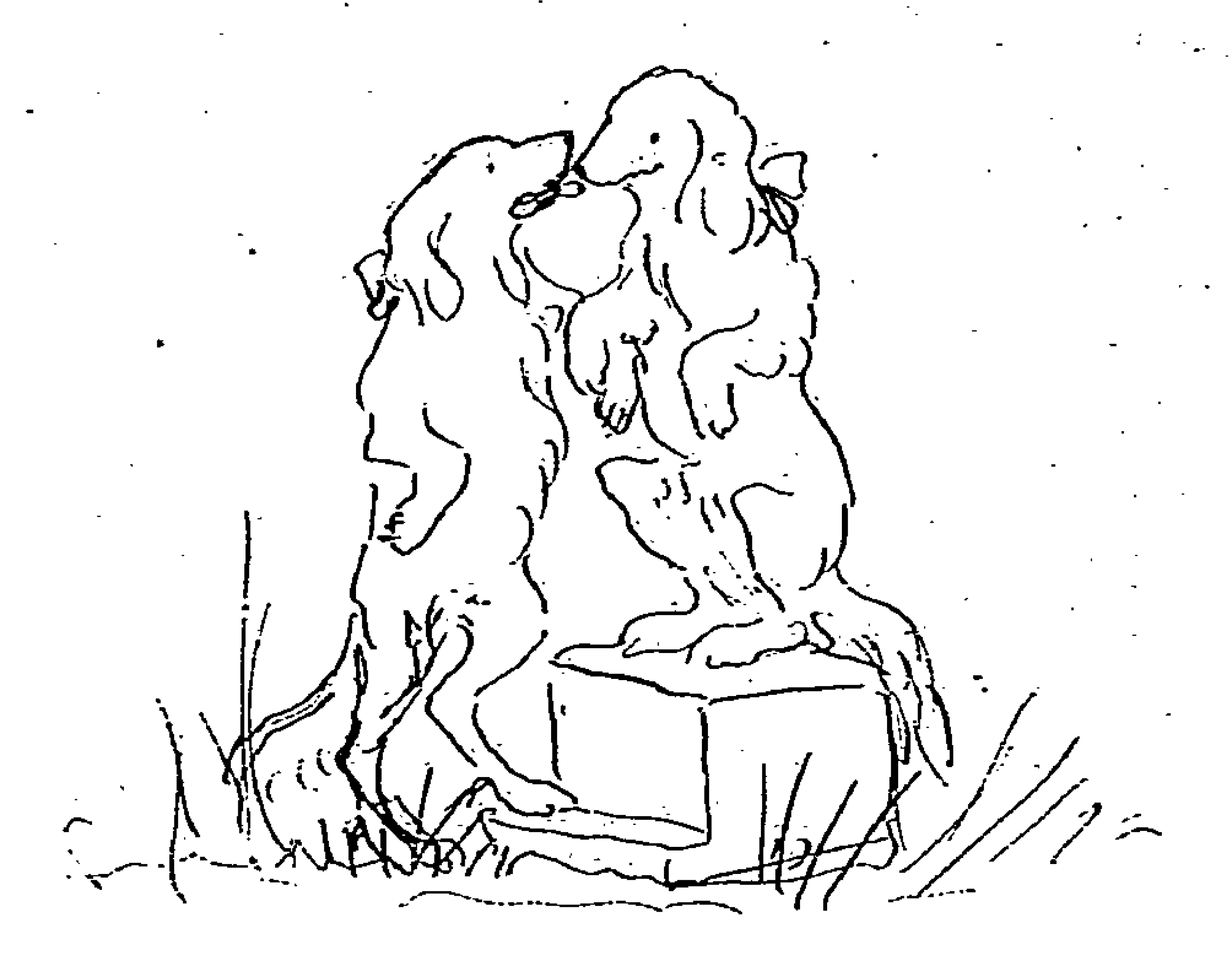


Figure 1. — Les deux petits chiens.

Dessiner des chiens, de profil, dans leur pose naturelle, c'est déjà une difficulté, mais les dessiner dans la position indiquée plus haut, c'est un tour de force dont peu d'enfants de son âge, avouez-le, seraient capables.

Colette n'a aucun modèle sous les yeux. C'est donc une des multiples images qui se sont fixées dans son cerveau qu'elle reproduit ici, mais en y ajoutant une pointe d'humour, un tantinet d'esprit.

On pourrait croire que notre mignonne artiste a appris un certain nombre de poses, dessiné quelques modèles d'animaux, qu'elle reproduit toujours. Dans ce cas, son talent n'aurait rien de remarquable. Mais il n'en est pas ainsi. Colette n'a jamais fait un seul dessin qui ressemblât à un autre. Chacune de ses conceptions est nouvelle. Sa fantaisie, toujours en éveil, revêt les formes les plus variées.

Elle est à l'artiste qui dessinerait avec le modèle sous les yeux ce que le film cinématographique est à la plaque photographique. C'est là une comparaison un peu grosse, mais qui donne assez bien l'idée du mécanisme de son cerveau.

Quel prodigieux phénomène de mémoire ! Colette a vu des animaux dans toutes sortes d'attitudes ; chacune de leurs poses est restée gravée dans son esprit comme un cliché et ce sont ces clichés mentaux qui, lorsqu'elle le désire, sur l'appel de son imagination, reparaissent et se traduisent par des lignes et des formes.

Ne trouvez-vous pas qu'il y a là quelque chose de

singulièrement troublant ? Chacun sait que beaucoup d'artistes, et des plus éminents, ne peuvent travailler que d'après nature, avec le modèle sous les yeux et seraient incapables de composer « de chic », c'est-à-dire de mémoire. Voici une petite fille qui n'a reçu aucune éducation artistique, dont le cerveau est en formation, les sens insuffisamment exercés, et qui, sans effort, sans maître, sans guide, fixe sur le papier l'innombrable diversité des mouvements et des formes. N'est-ce pas admirable ?

J'ai feuilleté, depuis les débuts, les cahiers où Colette, au fur et à mesure de ses inspirations, fixait les images. J'ai vu ceux qu'elle composait à huit, dix, onze et douze ans et, dans tous, j'ai trouvé des sujets d'émerveillements.

J'ai demandé à Colette la permission de détacher de ces cahiers deux petites scènes qu'elle dessina alors qu'elle avait dix ans et je les soumets à l'attention des lecteurs. (Fig. 2 et 3).

qu'un mécanisme de la vision et de l'enregistrement des images. Cela dénote tout un monde de remarques

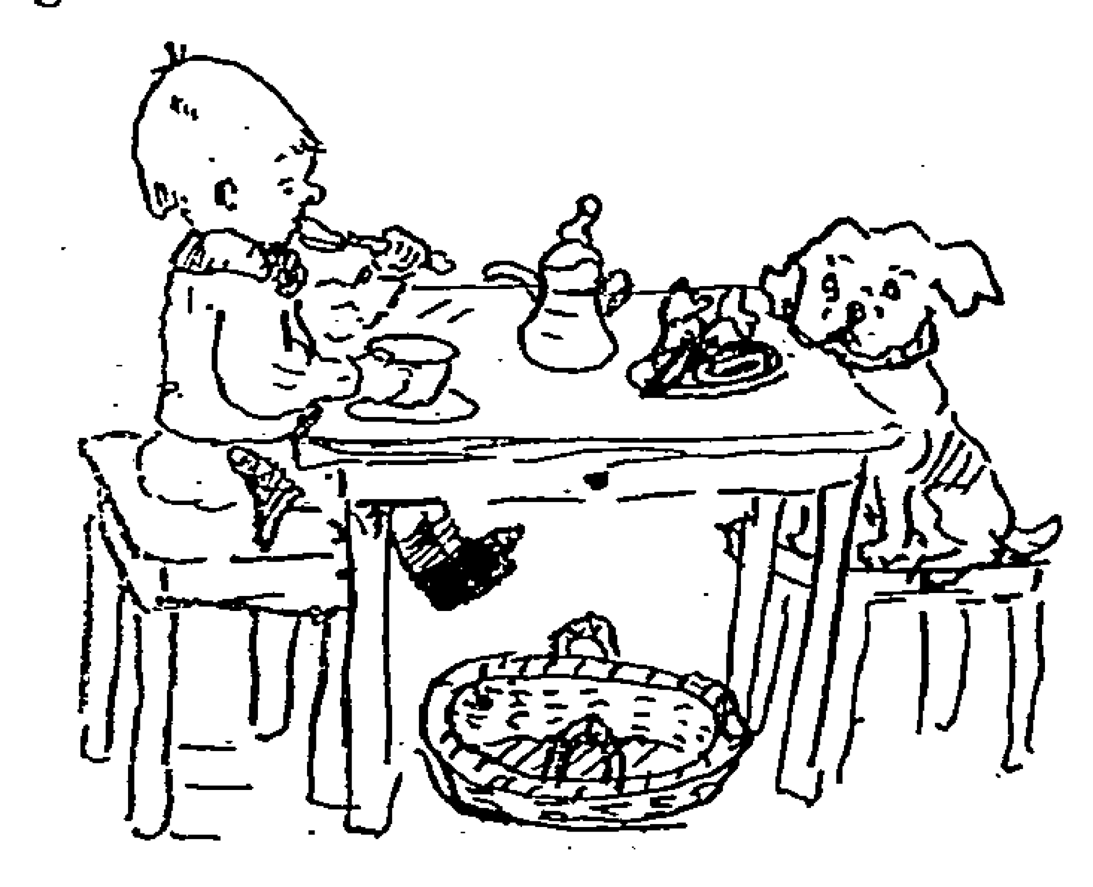


Fig. 2. — Dessin exécuté par Colette Pattinger à l'âge de dix ans.

et d'observations. Le dessinateur Poulbot ne renierait pas comme siens certains des bambins qui sont nés sous le crayon de Colette.

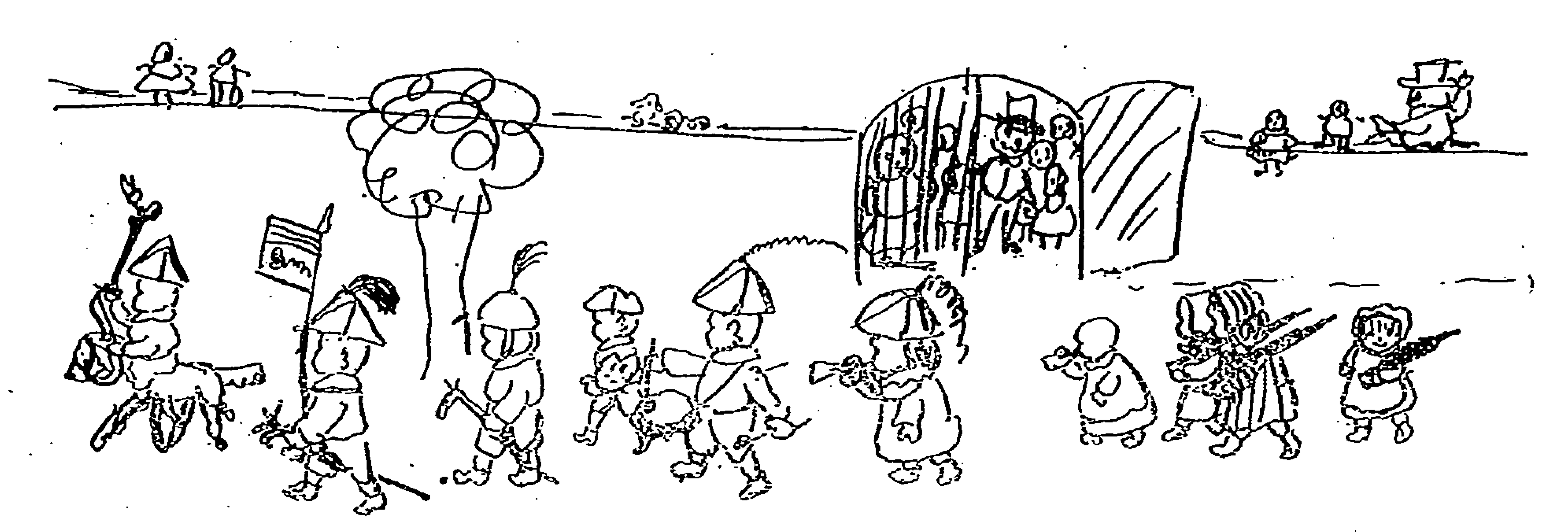


Figure 3. — Dessin exécuté par Colette Pattinger à l'âge de dix ans.

On y remarque surtout, dans ces cahiers, des animaux et des enfants. Animaux ou enfants sont reproduits dans toutes les poses, même les plus difficiles, et je dirais volontiers que la virtuosité de Colette recherche les difficultés. C'est ainsi qu'elle représente toute une classe enfantine, mais vue de dos, et chaque personnage ayant une pose différente. Quand elle dessine un animal, elle le trace en raccourci, de trois quarts, debout, ou bien tournant la tête. Elle fait un chien qui dort, le museau entre les pattes, un autre chien qui saute une haie, à la poursuite d'un lièvre. La perspective est parfaite ; ses figures de premier plan sont plus grandes que celles du dernier et les proportions de taille et de grandeur y sont observées. Les dessins fourmillent de détails vrais, de ces détails qui donnent à l'œuvre de la vie et ceci suppose plus

Colette a de l'humour. Elle serait l'illustrateur idéal de contes pour les tout petits, car, enfant elle-même, elle conçoit en enfant, alors qu'elle traduit en grande personne. Ce qui fait la difficulté du genre dit enfantin, c'est que le compositeur, conteur ou illustrateur, doit se préoccuper de mettre ses écrits ou compositions au niveau de la conception enfantine. Tels dessins admirablement exécutés laissent les bambins absolument froids, tandis que telles images naïves les ravissent.

Et maintenant un peu de biographie va nous aider à comprendre ce curieux esprit enfantin.

Colette est née le 28 mai 1896, à Munich, de parents français. C'est une Française de race pure, alliant des origines franc-comtoises et alsaciennes.

Son grand'père, Joseph Beyer, fut le restaurateur

des vitraux de la cathédrale de Strasbourg. Elle a donc de qui tenir.

Dès l'âge de trois ans, elle tient un crayon et s'essaie à griffonner sur du papier des embryons d'image. Elle passe de longues heures à équilibrer des allumettes et à en faire des constructions fragiles, ceci avec une patience qui étonne les parents.

A quatre ans, elle compose ses premiers dessins qui attirent l'attention. Puis, peu à peu, sous l'œil étonné de ceux qui l'entourent, ses heureuses dispositions se précisent.

A dix ans, elle est connue à Munich et ses œuvres figurent aux vitrines du magasin Klausmann.

Peu attentive aux enseignements de l'école, elle est toute conquise par le spectacle des choses vivantes et animées. On la trouve en contemplation devant toutes sortes d'animaux : poules, canards, chiens, chevaux. Non contente de les observer pendant des heures, elle les imite. Comme eux elle glousse, elle aboie, elle rue, elle saute, cherchant à reproduire tous leurs mouvements. C'est dans ces moments de véritable « possession » que, selon toute vraisemblance, son cerveau emmagasine les divers clichés qu'elle traduira plus tard en dessins.

Dans les rues de Munich, les cochers la connaissent, car elle est souvent en contemplation devant leurs équipages. Un cavalier passe, Colette le suit. En promenade, si Colette reste en arrière ou s'égare, c'est qu'un objet nouveau l'a retenue, distraite et absorbée.

Ajoutons qu'elle vit, à Munich, dans un milieu artiste. Son père, M. Pattinger, correspondant de plusieurs journaux français, reçoit toute une colonie d'artistes alsaciens, et là, on cause, on discute d'art avec passion. Peut-être Colette a-t-elle recueilli inconsciemment dans ce milieu quelques notions dont elle a fait usage.

Colette n'est en France que depuis quelques mois et déjà, elle est en passe de devenir célèbre.

Mon Journal, la publication Hachette, lui a consacré une étude. Ses dessins figurent à l'Exposition de Nancy et font le clou de la section de « l'Art enfantin ». Elle a été chargée par le Comité de l'Art à l'Ecole de composer des modèles de vignettes pour les bons points des écoles. Le Comité des fêtes de Nancy lui a commandé le dessin du menu d'un banquet et ce dessin est, paraît-il, des plus réussis.

Que sera Colette Pattinger ? Grande artiste ? Je le souhaite. Célébrité ? Je l'ignore. Mais ce dont je suis persuadé, c'est qu'après avoir lu ces notes hâtives, les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* auront pris quelque intérêt pour cette fillette en qui Dieu a déposé quelqu'un de ses dons merveilleux.

R. Faral.

LE SURNATUREL
DANS LA
Vie du Vénérable frère Fiacre

A M. le docteur Rozier.

I. Vision du frère Fiacre en 1636. — II. Miracle de multiplication. — III. Visions diverses — IV. Comment fut obtenue la grâce de la naissance d'un dauphin. — V. La grâce de la naissance du fils de Louis XIV est obtenue de la même manière. — VI. Révélations du frère Fiacre.

I.— Un anonyme, qui est, d'après Quérard, le P. Gabriel de Sainte-Claire, a publié, en 1722, la vie du frère Fiacre, d'après ses mémoires manuscrits. Nous extrayons de ce livre, peu connu aujourd'hui, quelques traits qui montreront que l'humble frère convers des Augustins déchaussés de Paris reçut des grâces exceptionnelles et même une mission spéciale à l'égard de la maison royale de France.

Le 1er décembre 1636, il faisait sa quête au Petit-Pont, près de la fontaine Saint-Séverin, quand il aperçut, à quelques pas, un mendiant qui n'avait ni chemise ni pourpoint. Le charitable religieux enjamba le ruisseau pour le rejoindre, quand il disparut d'une manière inexplicable. Le frère le retrouva rue Galande, lui exprima sa compassion et lui donna du pain et du vin, en ajoutant : « Donnez-moi votre pied, à l'imitation de mon bon Maître, afin que je vous le baise : voilà la moitié de mon manteau, mon cher frère, prenez-le pour vous couvrir ». — « Alors, raconte-t-il, ce pauvre prit une moitié de mon manteau, et moi l'autre, en sortant de la porte de la maison, où nous étions pour aller dans la rue afin de pouvoir le couper ; il disparut tout à coup à mon grand regret. Alors j'élevai les yeux au ciel, en disant : « Père éternel, je vous remercie un million de fois de m'avoir envoyé ce pauvre tout nud ; je vous remercie, mon Seigneur et mon Dieu, de m'avoir fait la grâce d'avoir nourri et revêtu Jésus-Christ dans la personne de ce pauvre. Pour moi, mon Dieu, je crois que ce pauvre c'est Jésus-Christ ».

II. — Un privilège d'une toute autre nature fut accordé un jour seulement au bon frère : on sait qu'il fut donné plusieurs fois au saint curé d'Ars. Le

10 septembre 1663, — jour de la fête de saint Nicolas de Tolentin, — comme le couvent avait bien peu de pain, par suite d'une disette qui sévissait alors, frère Fiacre ne reçut qu'un très petit morceau pour tailler sa soupe. Il n'osa pas se lever de table et en aller demander à la dépense, par peur qu'il n'en restât plus pour ceux qui n'avaient pas encore dîné. « Je me mis donc à manger, a-t-il écrit, et vis visiblement mon morceau de pain se multiplier, en sorte que plus j'en mangeais, plus il se multiplioit : après dîner, je fus devant le Saint-Sacrement, j'entendis prêcher les louanges du grand saint Nicolas, et comme j'avois peine à croire ce miracle, le lendemain, étant à table à dîner avec la communauté, je vis mon pain s'enfler et se multiplier ; et comme je doutois encore que ce ne fût une illusion, le pain se diminua ; je demeurai confus de n'avoir pas cru, et fus obligé d'en demander au dépensier. » Vingt ans après, et non sans de sérieuses réflexions, le frère Fiacre affirmait encore que ces deux miracles étaient certains.

III. — Sa piété ardente lui valut d'être gratifié d'une grande quantité de dons surnaturels. Quand il revenait de la sainte table, ses vêtements sentaient l'odeur la plus suave, et plus d'une fois les religieux en firent la remarque. Ses ardeurs toutes séraphiques lui valurent de triompher des tentations démoniaques. Les mauvais esprits le frappèrent et même le blessèrent plus d'une fois (1). Après quatorze ans d'une épuration patiente, il eut des extases comparables à celles des plus grands saints.

Très souvent, le frère Fiacre fut favorisé de visions. En 1636, la Vierge lui fit voir un prêtre de lui inconnu, le Père Bernard, qui était en danger de mort et disait trois fois le *Memorare*. Il vit alors la Vierge guérir ce prêtre, et la vision disparut. Quelques heures après, le domestique du Père Bernard répondait à ses questions pressantes que son maître était tombé malade subitement, mais avait été promptement remis. Une courte conversation fit comprendre au bon prêtre qu'il avait été guéri miraculeusement ; aussitôt, agité d'une pieuse émotion, il écrivit à la reine Anne d'Autriche pour lui faire connaître cette guérison miraculeuse, et lui représenter comme un saint l'humble religieux. Ce digne Père Bernard, surnommé « le pauvre prêtre », était connu de la reine et de plusieurs grands personnages : l'intimité qui l'unit dès lors au frère Fiacre avait, comme on le verra, une raison d'être tout à fait providentielle (2).

(1) On raconte encore la même chose du saint curé d'Ars.

(2) Voir Gaufre : *Vie de M. Bernard* ; et le Père Lempereur, S. J., *Vie de M. Bernard.*

Une nuit, le frère Fiacre vit en songe son vicaire général, le Père Marc, qui venait de tomber dans la Seine : une voix lui dit de prier pour lui ; il reconnut aussi le Père Laurent, son compagnon de voyage, qui le retirait du fleuve et lui disait de s'en retourner à Paris (1).

Comme il était en oraison, le frère vit un religieux apostat quitter l'habit de son ordre et partir pour Alger se faire musulman. Il communiqua sa vision au Père Severin ; et trois mois après, il sut que le religieux perverti avait apostasié. Ses prières et ses lettres furent impuissantes à le ramener, quoiqu'il lui eût appris qu'il avait eu révélation de son apostasie. Le malheureux, devenu musulman, mourut bourrelé de remords, mais sans force pour s'arracher à sa nouvelle famille.

IV. — Le frère Fiacre, plein de reconnaissance pour les aumônes qu'Anne d'Autriche faisait aux religieux malades, dans l'intention d'obtenir la grâce d'être féconde et de donner le jour à un dauphin, pria pendant quatre ans à cet effet avec sa ferveur accoutumée. Des mouvements intérieurs le poussèrent à recommander à la reine de faire trois neuvaines, une à Notre-Dame de Grâce en Provence, la seconde à Notre-Dame de Paris et la troisième à Notre-Dame des Victoires : il lui devait assurer qu'elle aurait un fils. Son prieur et son confesseur lui ordonnèrent de continuer ses prières, mais « d'attendre que Dieu marquât sa volonté d'une façon précise et distincte ». Il pria encore deux années, en sentant toujours cette impulsion intérieure qui le poussait à aller trouver la reine. Le jour des SS. Simon et Jude de l'année 1636, comme il était à l'oraison avec la communauté, cette impulsion fut si forte qu'il sortit du chœur, et déclara à son confesseur, non sans fondre en larmes, que ses supérieurs s'opposaient à ces violents mouvements intérieurs qui le pressaient d'avertir la reine. Son confesseur le consola, et parla au prieur, qui craignit de faire tourner la religion en ridicule, et fit dire au bon frère de demander à la Vierge un témoignage positif de la volonté divine.

Or, le 3 novembre, vers deux heures du matin, comme le frère Fiacre était en prières, il entendit les cris d'un enfant, et aperçut la Vierge entourée d'une douce lumière, ayant trois couronnes sur la tête, les cheveux pendant sur les épaules, vêtue d'une robe bleue semée d'étoiles, assise et tenant un enfant entre ses bras. Il se prosterna pour adorer cet enfant. « N'ayez pas peur, lui dit l'apparition, cet enfant que

(1) C'est quelque chose de plus qu'un phénomène de télépathie.

je tiens entre mes bras n'est pas mon Fils : c'est le Dauphin que Dieu veut donner à la France. » La vision disparut au bout d'un quart d'heure.

Le religieux, craignant une illusion, ouvrit la fenêtre et la porte, pour voir s'il n'y avait pas quelque enfant dans la rue, et se remit à prier. La Vierge lui apparut une seconde fois, et garda le silence ; mais la voix du petit enfant se fit encore entendre. De nouvelles craintes furent suivies d'une troisième apparition de la Vierge, ayant son divin Fils auprès d'elle, « brillant de gloire, avec les playes de ses pieds, de ses mains et de son côté ». Comme il priait encore vers quatre heures, la Vierge lui apparut de nouveau, et lui dit : « Ne doutez plus, mon enfant, de ce que vous avez déclaré à votre confessseur : pour marque que je veux qu'on avertisse la Reine qu'elle fasse trois neuvaines à mon honneur, voilà la même image qui est à Notre-Dame de Grâce, en Provence, et la façon de l'église ». Il aperçut alors l'intérieur de ce temple et la statuette noire de Notre-Dame qui s'y trouvait.

Le confesseur et le père prieur écrivirent sa déclaration sur un registre des archives du couvent. Cependant ils ne lui permirent pas d'aller trouver la reine, par peur d'être soupçonnés d'artifice et d'intérêt. Le frère Fiacre obtint seulement la permission d'aller voir son ami « le pauvre prêtre ». Dans une entrevue, celui-ci révéla qu'il avait eu la même inspiration, et que son confesseur ne croyait pas qu'elle fût autre chose qu'une vaine rêverie. Le cardinal de La Rochefoucauld, averti par le P. Bernard, eut une entrevue avec les deux inspirés, en présence de son confesseur et du prieur du couvent des Augustins, dans l'abbaye de Sainte-Geneviève : mais il ne voulut pas répandre aussitôt cette nouvelle. Le lendemain, l'esprit qui inspirait « le pauvre prêtre » le conduisit au Louvre, et lui fit promettre un fils à la reine, d'un ton ferme et assuré, en lui expliquant qu'un religieux d'une haute sainteté avait eu à ce sujet une révélation de la Vierge. « Elle lui dit des choses que personne ne pouvait sçavoir, et dont j'ai fait le récit à Votre Majesté ».(1) La reine lui fit une réponse inspirée par des sentiments d'humilité et de pleine soumission à la volonté divine.

Cependant les neuvaines ne se faisaient point : le frère Fiacre les fit lui-même ; et elles finirent le 9 décembre, neuf mois avant la naissance de celui qui devait être Louis XIV. Le P. Sirmand obtint du roi l'ordre tardif d'accomplir les trois neuvaines. Le 7 février 1638, Louis XIII envoya en outre le sous-prieur des Augustins déchaussés et le frère Fiacre à Notre-Dame-de-Grâce, pour que la reine eût une heureuse délivrance ; et trois jours après, il fit la célèbre consécration à Marie de sa personne, de sa couronne et de ses Etats (1).

V. — Longtemps après, en 1660, Mme de La Fayette fit demander au frère Fiacre, de la part de la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, une neuvaine à l'abbaye de Saint-Victor, et une seconde à Notre-Dame-des-Victoires, dans l'église de son couvent. Le 8 décembre, il eut une vision, et s'écria, a-t-il raconté : « O belle vision, d'où venez-vous ? Venez-vous de la part de Dieu, ou de la part du démon ? » — Et alors je connus qu'elle venait de la part de Dieu. Je me réveillai, et l'on me dit : « Veillez et priez, il est temps ; et la mère de Dieu veut vous parler ». — Alors je répondis à cette voix : « Que vous plaît-il, mon Dieu ? » — Je priai de tout mon cœur durant un quart d'heure et me rendormis. Quelque temps après, j'entendis encore cette voix qui me dit : « Il est temps de prier ». — A l'heure même je me réveillai à demi sommeillant ; et alors la Mère de Dieu s'apparut à moi tenant un enfant entre ses bras, accompagnée de sainte Thérèse, et m'a dit en souriant : « On s'est adressé à vous, mon petit serviteur, pour demander encore des enfans à la France. Tenés, en voilà un que je remets à sainte Thérèse pour vous donner ». — O ! France heureuse, puisque la Mère de Dieu va te donner des enfans ! O bonne Reine, que ta dévotion est agréable à Dieu, puisqu'en si peu de temps tu as fléchi son cœur ! Heureuse Reine, prenez garde de ne pas relâcher de votre dévotion... »

L'excellent religieux passa le reste de la nuit à faire des actions de grâces. Peu après, il obtint de la reine qu'elle fit une troisième neuvaine, pendant laquelle elle eut la certitude qu'elle était enceinte. Marie-Thérèse eut un fils, le grand Dauphin, le seul enfant mâle du roi qui ait pu arriver à l'âge viril (2).

La duchesse d'Orléans attribua aussi la naissance de son fils aux prières de l'humble religieux. Mme de Vassé, Mme de Saint-Remi furent favorisées comme elle ; une autre dame, qui n'eut pas la même faveur, reçut du moins celle d'acquérir une parfaite conformité aux vues de la Providence.

(1) Ces choses secrètes ne sont pas dans la biographie du frère.

(1) En 1627, une religieuse, dans une extase, avait appris qu'Anne d'Autriche serait mère ; et dans la nuit du 4 au 5 septembre 1638, elle eut la vision de l'enfant qui venait de naître (*La vie de la V. Mère Jeanne-Marie Chézard de Matel*. Lyon, 1692, pp. 95 et 161). Voir aussi la *Vie de Sœur Françoise de Saint-Joseph*.

(2) Deux autres fils du roi moururent en bas âge, Philippe, duc d'Anjou, en 1671, et Louis-François, en 1672 : le F. Fiacre sut que si le roi ne faisait pas élever à Montmartre une chapelle à la Vierge Marie, il ne garderait pas d'enfant mâle.

VI. — Sans être un prophète chargé d'avertir le peuple, le pieux augustin fut très souvent favorisé de visions qui concernaient le roi ou la reine mère.

Il eut révélation d'une maladie du jeune Louis XIV, en 1647, fut envoyé par la reine à Notre-Dame de Chartres et reçut alors l'inspiration de prier pour la paix. Au mois de décembre de la même année, la reine lui apparut en songe, et lui dit des paroles qu'elle lui fit entendre mot pour mot l'année suivante, pendant les troubles de la Fronde. Il sut que la paix de 1649 n'était qu'une suspension d'armes, quand tout le monde s'en réjouissait. Puis il prédit au comte d'Harcourt ses prochains succès. « J'ai écrit ces choses, remarque-t-il, par l'ordre de mon confesseur, et par un mouvement intérieur que Dieu m'a donné pour faire voir combien il protège la France ».

Il connut d'avance la levée du siège de Guise par les Espagnols et la pacification de Bordeaux (1). A l'époque du siège d'Arras, il faisait cette prière : « Seigneur mon Dieu, Dieu des armées, vous tenez la victoire en vos mains, vous scavés à qui vous voulés la donner ». — Alors, dit-il, Dieu, voyant que je me jettois du costé de la défiance, me consola et me dit : « *A la France* ». Alors je vis le siège d Arras, et des palmes et des couronnes sur la tête de nos généraux. Je me remis dans le train de mon oraison, et rendis grâces à Dieu de m'avoir fait connoitre la levée du siège, quatorze jours avant qu'elle arrivât ».

Il priait ardemment pour la paix avec l'Espagne. « O Dieu ! s'écria-t-il tout à coup, vous me faites voir des signes épouvantables. Apaisez votre colère : vous me donnez la pensée d'écrire à l'empereur que vous l'allez frapper de mort ». Le saint religieux communiqua sa méditation à son confesseur, qui en prit note immédiatement. Ferdinand III, qui avait envoyé des secours à l'Espagne, malgré le traité de Westphalie, juré par lui solennellement, mourut le lendemain même de la vision qu'avait eue l'humble frère, le 2 avril 1657.

Le frère Fiacre sut d'avance tous les grands succès que remporterait Louis XIV dans les années suivantes, et l'échec réservé aux Turcs sous les murs de Vienne, mais après l'humiliation des Viennois, due aux vices de leurs prêtres. Il eut encore plusieurs autres révélations. Ses écrits, qu'il n'avait rédigés que sur l'ordre de ses confesseurs, furent, selon son désir, communiqués à Louis XIV, dix ans après sa mort, qui arriva le 16 février 1684. Un ministre, M. de Pomponne, rapporta au roi quelques documents dont le biographe du saint religieux n'a pas eu connaissance. On sait que d'autres avertissements d'en haut avaient été donnés à Louis XIV par le maréchal ferrant de Salon. Le frère Fiacre, fils d'un laboureur de Marly, put avoir aussi une mission secrète : il paraît bien, tout au moins, avoir eu celle de prier sans se lasser pour la France et pour ce roi dont la naissance avait été accordée à ses invocations ferventes.

L'auteur de sa vie a écrit : « On pourroit me reprocher... que je donne dans le merveilleux ; que j'écris quelquefois des faits surprenants ; que le merveilleux n'est plus du goût de notre siècle, qu'il ne produit qu'une stérile admiration ; qu'un historien doit plutôt s'appliquer à recueillir des œuvres qui édifient que des faits merveilleux qui surprennent et qui imposent quelquefois. A quoi je réponds que cette parole de l'Ecriture est vraye et éternelle : *Dieu est admirable dans ses saints* » (1).

Nous ne sentons pas le besoin de nous excuser longuement d'opposer, dans une revue comme celle-ci, le merveilleux catholique aux prestiges démoniaques.

TIMOTHÉE.

(1) Au moment du combat de la porte Saint-Antoine, la Mère Chezard de Matel fut avertie dans une extase que la paix allait se faire et que le prince de Condé se soumettrait à son roi.

(1) Discours préliminaire. Le bon frère n'avait écrit ces récits que pour obéir à son supérieur.

Le Merveilleux à Travers les Siècles

LA LYCANTHROPIE

La lycanthropie ou la transformation nocturne des hommes ou femmes en loups est célèbre dans nos campagnes, où l'on conte à la veillée des histoires de loups-garous. Pour l'expliquer, les savants incrédules parlent de travestissements. Mais pareille hypothèse est puérile et n'explique rien. Cherchons ailleurs le secret des phénomènes observés à ce sujet, et constatons d'abord :

1° Que jamais personne n'a été tué par un loup-garou, si ce n'est par suffocation, sans effusion de sang et sans blessures ;

2° Que les loups-garous, traqués, poursuivis, blessés même, n'ont jamais été tués sur place ;

3° Que les personnes suspectes de ces transformations ont toujours été retrouvées chez elles, après la chasse au loup-garou, plus ou moins blessées, quelquefois mourantes, mais toujours dans leur forme naturelle.

Si nous en croyons Ovide, Circé avait eu des devan-

ciers : le cruel Lycaon, roi d'Arcadie, qui vivait quatre siècles avant elle, avait été changé en loup. La lycanthropie était fréquente dans l'antiquité ; on pourrait en relever de nombreux cas dans la littérature ancienne et les légendes païennes.

Les Prœtides, fille du roi Prœtus d'Argos (1498 av. J.-C.), se croyaient changées en vaches et parcouraient la Thrace en beuglant.

Virgile qui, dans les *Bucoliques*, s'est fait l'écho de l'opinion populaire de son temps, nous révèle les pratiques des loups-garous, des nécromanciens et des sorciers réunis dans le même personnage ; il nous montre Mœris, tantôt se changeant en loup à l'aide de plantes vénéneuses, tantôt évoquant les noirs esprits, tantôt encore ensorcelant les moissons. D'autre part, les contes orientaux présentent souvent d'habiles magiciennes changeant, comme Circé, les hommes en bêtes de somme.

Celles d'Italie attiraient près d'elles le voyageur trop confiant, et lui faisaient manger, « dans du fromage », une drogue qui le changeait en bête de somme. Elle le chargeaient alors de leurs bagages, et, le voyage terminé, elles lui rendaient sa forme primitive. Plusieurs individus, raconte Porta, auxquels on a administré de ces poisons, tombent dans des hallucinations étranges ; ils se croient métamorphosés en animaux, les uns nageant sur le sol, comme des phoques ; les autres transformés en oies ou en bœufs, broutant l'herbe.

Pétrone, par la bouche de Nicéros au festin de Trimalcion, nous raconte l'aventure d'un lycanthrope de la décadence romaine. « Par bonheur, dit-il, mon patron devait (1) justement aller à Capua traûquer quelques nippes assez belles. Profitant de l'occurrence, j'invitai mon copain de chambre à me faire la conduite chez ma blonde, à cinq milles du logis. C'était un brave à trois poils, soldat de pied en cap, robuste s'il en fut et courageux comme Orcus. En route, au premier chant du coq, nous marchions par un clair de lune aussi limpide que le jour et, bientôt, en rase campagne, nous nous trouvâmes parmi les tombeaux.

« Tout à coup, au milieu du chemin, voilà mon homme qui s'arrête, puis se met à incanter les étoiles. Moi, je m'assieds en fredonnant et regarde aussi les astres pour ne pas troubler le sortilège. Mais bientôt, portant les yeux sur mon bizarre compagnon, je l'aperçois en train d'ôter ses vêtements qu'il dispose avec ordre sur les bords de l'allée. A ce spectacle, je commence à friser le naze. Peu à peu l'épouvante me gagne. Je reste immobile, plus raide et plus froid qu'un trépassé.

« Lui, cependant, urine tout autour de ses hardes et soudain se transforme en loup. Ne croyez pas que j'en impose. Mentir là-dessus, pour tout l'argent du monde, je ne le ferais pas. Mais où donc en étais-je ? Voici : à peine devenu loup, notre homme de hurler et de fuir vers les bois. Je ne savais d'abord que résoudre ; mais, après quelques minutes, recouvrant mes esprits, je m'approche de ses habits afin de les emporter. Ils étaient changés en pierre ; c'était à mourir de peur, convenez-en. Toutefois, j'eus la présence d'esprit de dégaîner, car je n'ignore point combien les larves, lémures ou fantômes redoutent le tranchant et l'estoc des épées.

« M'escrimant ainsi de droite et de gauche contre les stryges aériennes, j'arrivai, clopin-clopant, à la villa de ma maîtresse. Je tombai quasi sans mouvement sur le seuil ; la sueur inondait mon visage et mes dents cliquetaient ainsi que dans la fièvre.

« Alarmée et surprise de me voir en un tel équipage, ma chère Mélissa me fit quelques reproches d'arriver à cette heure indue : « Si tu étais advenu quelques moments plus tôt, me dit-elle, tu nous aurais été d'un grand secours. Imagine-toi qu'un loup de forte taille a pénétré dans l'étable et saigné tous nos moutons à la gorge comme un boucher de profession. Ni les cris, ni les fourches n'ont pu l'arrêter dans sa besogne. Mais, bien qu'il se soit enfui, grâce à je ne sais quel aveuglement incompréhensible de nos gars, je ne pense pas qu'il ait beaucoup de quoi se gaudir à mes dépens ; un valet plus ingambe que ses compagnons l'a régalé d'un coup d'épieu à travers le col ».

« A ce récit, je vous laisse à penser quelle fut ma stupeur et si j'ouvris de grands yeux. Dès que le jour parut, je galopai vers la ville, avec l'empressement d'un aubergiste larronné par les voleurs. Arrivé à cette place où j'avais laissé les effets de mon compagnon transmués en cailloux, je ne trouvai plus rien, sinon une large traînée de sang. Quelques gouttes, çà et là, tachaient la poussière, comme il en tombe d'une blessure frais ouverte.

« Etant peu après de retour dans notre garni, je trouvai le soldat brave comme Orcus étendu sur des matelas et saignant comme un bœuf, tandis qu'un chirurgien était occupé à lui panser la gorge. Alors j'entendis que j'avais fait route avec un loup garou. »

Pamphile, d'après Apulée, avait le pouvoir de se changer en oiseau, pour voler auprès de celui qu'elle aimait. Cette métamorphose s'opérait à l'aide d'une certaine pommade dont elle s'enduisait le corps ; pour reprendre sa forme naturelle, elle rompait le charme en mangeant des roses. Il paraît, toujours d'après la même autorité, que les onguents de Pamphile n'avaient pas tous le même genre de vertu, car un certain Lucius, ayant pénétré dans la demeure de la sorcière absente, et voulant aussi se transformer en oiseau, se trompa de pot, se frotta d'une pommade différente, et au lieu de devenir oiseau, fut changé en âne.

Saint Augustin raconte (*Cité de Dieu*) qu'un nommé

(1) Traduction de L. Tailhade.

Démétrius resta loup pendant dix ans et reprit ensuite sa première forme.

Saint Macaire (300 de J.-C.) plongea dans l'eau bénite une femme qui se croyait changée en cavale. Bodin, s'en référant à Jean Trithème (1462-1516), avance qu'en l'an 626, Baïan, roi de Bulgarie, se transformait en loup quand il le voulait et se rendait invisible à volonté.

En Bretagne, on montre encore dans le village de Saint-Trophime, voisin de Saint-Nicolas-du-Pelem, une poutre, provenant de l'abbaye de Bon-Repos en Cornouaille, qui porte une curieuse inscription à laquelle on attribue la vertu d'éloigner les loups-garous. Bosquet raconte, dans sa *Normandie pittoresque*, que l'empereur Sigismond (1366), ayant voulu pénétrer le mystère de la lycanthropie, manda les plus doctes théologiens qui, en sa présence, reconnurent, après mille preuves lumineuses, que la transformation des hommes en loups-garous était un fait positif et que soutenir le contraire était tourner à l'hérésie.

A Para, d'après M. Padua-Carvalho, il y a plusieurs espèces de loups-garous :

Le loup-garou cheval, chèvre, jaguar, porc, etc., est le septième enfant mâle ou femelle d'un couple quelconque. Si vous avez sept enfants mâles l'un après l'autre, ou sept filles l'une après l'autre, le ou la septième sera loup-garou.

On peut rompre le charme et empêcher la métamorphose du malheureux de deux manières : 1° en le blessant sans qu'il puisse vous blesser ou vous mordre à son tour, car, si vous étiez blessé ou mordu, vous prendriez sa place ; 2° en vous emparant des vêtements dont il se dépouille avant sa transformation, et en les jetant au feu.

En 1521, Burgot, dit le Grand-Pierre, et Verdung, Michel comparaissaient devant l'inquisition sous l'accusation de magie et de lycanthropie.

On procède à l'interrogatoire de Grand-Pierre, qui confesse avoir conclu un pacte avec le démon, pacte qu'il a fidèlement observé pendant deux ans. Au bout de ce temps, il est revenu à des pratiques religieuses ; c'est alors que s'est présenté Michel, qui l'a de nouveau entraîné dans la voie de la perdition.

Michel lui a proposé de courir à travers la campagne, lui rappelant son serment à Lucifer. « Michel possédait une pommade, avoue l'inculpé, dont il m'a frotté à nu ; à peine cette opération était-elle terminée que je me suis vu sous la forme d'un loup ; je marchais à quatre pieds, mes membres étaient velus et couverts de longs poils ; je parcourais l'espace avec la rapidité du vent. »

Michel s'est frotté à son tour. « Telle a été la vélocité de sa course, au dire de son coaccusé, que l'œil avait de la peine à suivre ses mouvements. » Pour reprendre les traits humains, ils ont eu recours à une autre pommade, d'une efficacité spéciale.

« Une nuit, dit l'un d'eux, mettant à profit les leçons de Michel Verdung, j'attaquais à belles dents, aussitôt que je me sentis transformé en bête féroce, un jeune garçon, âgé de six à sept ans, que je me proposais de tuer : ses cris, ses vociférations m'empêchèrent d'en venir à mes fins, je fis aussitôt retraite, je gagnai en toute hâte l'endroit où j'avais caché mes habits et je parvins, en me frottant le corps avec de l'herbe, à recouvrer la forme humaine, etc. ».

D'après le docteur Nynauld, l'apparition des sorcières en loups provient d'une double illusion, produite par les artifices du diable dans les esprits : illusion des spectateurs, persuasion de la sorcière qu'elle est réellement transformée en loup, après s'être frottée de certains onguents fournis par le diable, hallucination qui lui donne le désir invincible de courir à travers champs.

Suivant Donat de Hautemer, cité par Goulart, « il y a des lycanthropes esquels l'humeur mélancholique domine tellement, qu'ils pensent véritablement estre transmuez en loups. Ceste maladie, comme tesmoigne Aetius au sixième livre, chapitre XI, et Paulus au troisième livre, chapitre XVI, et autres modernes est une espèce de mélancholie, mais estrangement noire et véhémente. Car ceux qui en sont atteints sortent de leurs maisons au mois de février, contrefont les loups presques en toute chose, et toute nuict ne font que courir par les cœmetières et autour des sépulchres, tellement qu'on découvre incontinent en eux une merveilleuse altération de cerveau, surtout en l'imagination et pensée misérablement corrompue : en telle sorte que leur mémoire a quelque vigeur, comme je l'ay remarqué en un de ces mélancholiques lycanthropes que nous appelons loups-garoux. Car lui qui me conoissoit bien, estant un jour saisi de son mal, et me rencontrant, je me tiray à quartier craignant qu'il m'offensast. Lui, m'ayant un peu regardé, passa outre, suivi d'une troupe de gens. Il portait lors sur ses espaules la cuisse entière et la jambe d'un mort. Ayant esté soigneusement médicamenté, il fut guéri de cette maladie. Et me rencontrant une autre fois, me demanda si j'avais point eu peur, lorsqu'il me vint à la rencontre en tel endroit : ce qui me fait penser que sa mémoire n'estoit point blessée, en l'accès et véhémence de son mal, combien que son imagination le fust grandement ».

Guillaume de Brabant, au récit de Wier, *Des Prodiges*, répété par Goulard, « a escrit en son histoire qu'un homme de sens et entendement rassis, fut toutes fois tellement travaillé du malin esprit, qu'en certaine saison de l'année il pensait estre un loup ravissant, couroit çà et là dedans les bois, cavernes et déserts, surtout après les petits enfants : mesme il dit que cest homme fut trouvé courant par les déserts comme un homme hors du sens, et qu'enfin, par la grâce de Dieu, il revint à soy et fut guéri, il y eust aussi, comme récite Job Fincel au deuxième livre *Des Miracles*, un

villageois près de Paule, l'an mil cinq cens quarante et un, lequel pensoit estre loup, et assaillit plusieurs hommes par les champs, en tua quelques-uns. Enfin. prins et non sans grande difficulté, il asseura fermement qu'il estoit loup, et qu'il n'y avoit autre différence, sinon que les loups ordinairement estoyent velus dehors, et lui l'estoit entre cuir et chair. Quelques-uns, trop inhumains et loups par effect, voulans expérimenter la vérité du faict, lui firent plusieurs taillades sur les bras et sur les jambes, puis connaissans leur faute, et l'innocence de ce mélancholique, le commirent aux chirurgiens pour le panser, entre les mains desquels il mourut quelques jours après. Les affligez de telle maladie sont pasles, ont les yeux enfoncez et haves, ne voyent que malaisément, ont la langue fort seiche, sont alterez et sans salive en bouche. Pline et autres escrivent que la cervelle d'ours esmeut des imaginations bestiales, mesme il se dit que l'on en fit manger de nostre temps à un gentil-homme espagnol, lequel en eut la fantaisie tellement troublée, que pensant estre transformé en ours, il s'enfuit dans les montagnes et déserts. »

« Quant aux lycanthropes, qui ont tellement l'imagination blessée, dit Goulart, qu'outre plus que par quelque particularité efficace de Satan, ils apparoissent loups et non hommes à ceux qui les voyent courir et faire divers dommages, Bodin soustient que le diable peut changer la figure d'un corps en autre, veu la puissance grande que Dieu lui donne en ce monde élémentaire. Il veut donc qu'il y ait des lycanthropes transformez réellement et de fait d'homme en loups, alléguant divers exemples et histoires à ce propos. Enfin après plusieurs disputes, il maintient l'une et l'autre sorte de lycanthropie. Et quant à celle ci représente tout à la fin de ce chapitre le sommaire de son propos, à scavoir, que les hommes sont quelquefois transmuez en beste, demeurant la forme et la raison humaine : soit que cela se fasse par la puissance de Dieu immédiatement, soit qu'il donne ceste puissance à Satan, exécuteur de sa volonté, ou plutost de ses redoutables jugements. Et si nous confessons (dit-il) la vérité de l'histoire sacrée en Daniel, touchant la transformation de Nabuchodonosor, et de l'histoire de la femme de Lot changée en pierre immobile, il est certain que le changement d'homme en bœuf ou en pierre est possible : et par conséquent possible en tous autres animaux ».

G. Pencer (*Les Devins*) dit, en parlant de la lycanthropie : « Quant est de moy j'ay autresfois estimé fabuleux et ridicule ce que l'on ma souvent conté de cette transformation d'hommes en loups ; mais j'ay aprins par certains et éprouvez indices et par tesmoins dignes de foy que ce ne sont choses du tout controverses et incroyables, attendu ce qu'ils disent de telles transformations qui arrivent tous les ans douze jours après Noël, en Livonie et les pays limitrophes : comme ils l'ont sceu au vray par les confessions de ceux qui ont été emprisonnez et tourmentez pour tels forfaits. Voicy comme ils disent que cela se fait. Incontinent après que le jour de Noël est passé, un garçon boiteux va par pays appeler ces esclaves du diable qui sont en grand nombre, et leur enjoint de s'acheminer après luy. S'ils diffèrent ou retardent, incontinent vient un grand homme avec un fouet fait de chaînettes de fer, dont il se hâte bien d'aller, et quelque fois estrille si rudement ces misérables, que long-temps après les marques du fouet demeurent et font grande douleur à ceux qui ont esté frappez. Incontinent qu'ils sont en chemin, les voilà tous changez et transformez en loups... Ils se trouvent par milliers, ayant pour conducteur ce porte-fouet après lequel ils marchent, s'estimans estres devenus loups. Estans en campagne, ils se ruent sur les troupeaux de bestail qui se trouvent, deschirent et emportent ce qu'ils peuvent, font plusieurs autres dommages ; mais il ne leur est point permis de toucher ni blesser les personnes. Quand ils approchent des rivières, leur guide fend les eaux avec son fouet, tellement qu'elles semblent s'entr'ouvrir et laisser un entre-deux pour passer à sec. Au bout de douze jours, toute la troupe s'escarte, et chascun retourne en sa maison ayant despoullé la forme de loup et reprins celle d'homme. Cette transformation se fait, disent-ils, en ceste sorte. Les transformez tombent soudain par terre comme gens sujets au mal caduc, et demeurent estendus comme morts et privez de tout sentiment, et ils ne bougent de là ni ne vont en lieu quelconque, ni ne sont aucunement transformez en loups, ains ressemblent à des charongnes, car quoy qu'on les rosle et secoue ils ne montrent aucune apparence quelconque de vie. »

Bodin (*Démonomanie*) rapporte en effet plusieurs cas de lycanthropie et d'hommes changés en bêtes :

« Pierre Manot, en un petit traicté qu'il a fait des sorciers, dit avoir veu ce changement d'hommes en loups, luy estant en Savoye. Et Henry de Cologne au traicté qu'il a fait *De Lamiis* tient cela pour indubitable. Et Ulrich le meusnier, en un petit livre qu'il a dédié à l'empereur Sigismond, escrit la dispute qui fut faite devant l'empereur et dit qu'il fut conclu par vive raison et par l'expérience d'infinis exemples que telle transformation estoit véritable et dit luy mesme avoir veu un lycanthrope à Constance, qui fut accusé, convaincu, condamné et puis exécuté à mort après sa confession. Et se trouvent plusieurs livres publiez en Allemagne que l'un des plus grands rois de la chrétienté, qui est mort n'a pas longtemps, et qui estoit en réputation d'être l'un des plus grands sorciers du monde souvent estoit mué en loup.

« Il me souvient que le procureur général du roy Bourdin m'en a récité un autre qu'on luy avoit envoyé du bas pays, avec tout le procès signé du juge et des greffiers, d'un loup frappé d'un traict dans la cuisse, et depuis se trouve dans son lict avec le traict, qui luy

fut arraché estant rechangé en forme d'homme et le traict cogneu par celuy qui l'avait tiré, le temps et le lieu justifiés par la confession du personnage.

« Garnies, jugé et condamné par le parlement de Dôle, estant en forme de loup-garou, print une jeune fille de l'aage de dix à douze ans près le bois de la Serre, en une vigne, au vignoble de Chastenay, près Dôle, un quart de lieue, et illec l'avait tuée, et occise tant avec ses mains semblans pattes, qu'avec ses dents, et mangé la chair des cuisses et bras d'icelle, et en avait porté à sa femme. Et pour avoir en mesme forme un mois après pris une autre fille et icelle tuée pour la manger s'il n'eust esté empêché par trois personnes comme il l'a confessé ; et quinze jours après avoir estranglé un jeune enfant de dix ans au vignoble de Gredisans et mangé la chair des cuisses, jambes et ventre d'iceluy, et pour avoir en forme d'homme et non de loup tué un autre garçon de l'aage de douze à treize ans au bois du village de Porouse en intention de le manger, si on ne l'eust empesché, il fut condamné à estre brûlé vif et l'arrêt exécuté. »

Job Fincel, au livre XI des *Merveilles*, écrit « qu'il y avait à Padoue un lycantrope qui fut attrapé et ses pattes de loup luy furent coupées, et au mesme instant il se trouva les bras et le piez coupez. Cela est pour confirmer le procès fait aux sorciers du Vernon (an 1556), qui fréquentaient et s'assembloient ordinairement en un chastel vieil et ancien en guise de nombre infini de chats.

« Il se trouva quatre ou cinq hommes qui résolurent d'y demeurer la nuit, où ils se trouvèrent assaillis de la multitude de chats ; et l'un des hommes y fut tué, les autres bien marquez, et neammoins blessèrent plusieurs chats qui se trouvèrent après mués, enfermés et bien blessés. Et d'autant que cela semblait incroyable, la procédure fut délaissée.

« Mais les cinq inquisiteurs qui estoient expérimentez en telles causes ont laissé par écrit qu'il y eut trois sorciers près Strasbourg qui assaillirent un laboureur en guise de trois grands chats et en se défendant il blessa et chassa les chats, qui se trouvèrent au lit malade en forme de femme fort blessées à l'instant même : et sur ce enquises elles accusèrent celuy qui les avoit frappées, qui dit aux juges l'heure et le lieu qu'il avoit été assailly de chats, et qu'ils les avoit blessés. »

Le *Chronicon Générale*, d'Andréas de Ratisbonne, nous dit que sous le pontificat de Martin V, un chat ayant tué plusieurs enfants dans leurs berceaux, un homme attaqua le chat avec une épée, le blessa et, en suivant les traces du sang, découvrit que l'animal était en réalité une vieille femme qui habitait la maison d'un chiromancien, et se changeait en chat pour sucer le sang des enfants et prolonger sa vie.

La vieille femme victime de cette accusation fut condamnée à mort et brûlée vive.

Cette croyance que certains êtres humains, hommes ou femmes, avaient le pouvoir de se changer en chats et de tuer des enfants étant extrêmement répandue à Rome, en 1423, un homme accusa de ce crime une vieille femme de ses voisines. Arrêtée, celle-ci fut emmenée au Capitole, où on l'entendit s'écrier : « Si j'avais seulement mon baume, je pourrais me sauver ». L'alchimiste bavarois Johann Hartlieb, qui était présent sentit sa curiosité vivement excitée par cette exclamation et de lui promettre la vie si elle voulait révéler ses moyens de produire les phénomènes météorologiques ; mais les procédés qu'elle indiqua étaient si abominablement sacrilèges et blasphématoires que Hartlieb s'enfuit dans une horreur inexprimable. La vieille fut donc livrée au bourreau et brûlée vive sans autres délais.

Gaston Vuillier cite un cas tout moderne de sorcier changé en chat. Dans quelques campagnes reculées, on prête encore aux sorciers la faculté de se métamorphoser en divers animaux. Cette croyance, admise presque universellement au moyen âge, trouverait encore de nos jours, au dire de M. Gaston Vuillier, de nombreux adeptes. Cet auteur en a rapporté quelques exemples typiques.

Une vieille femme, qui faisait sa lessive, entendit tout à coup un grand bruit dans la cheminée, d'où tombèrent presque aussitôt une demi-douzaine de chats de toutes les couleurs.

« Chauffez-vous, minets », leur dit-elle avec douceur. Les chats ne se firent pas prier ; ils s'installèrent près du feu, au bord des cendres, et se mirent à ronronner de satisfaction. Une voisine, qui venait d'entrer, conçut certains doutes sur la qualité véritable des minets, et, pour éprouver si c'étaient de vrais chats ou des sorciers, elle leur jeta de l'eau bouillante sur le dos. Les minets se sauvèrent. On apprit le lendemain qu'il y avait cinq ou six méchants gars du village qui n'osaient se montrer en public parce qu'ils avaient des brûlures sur tout le corps. On connut ainsi que c'étaient eux qui, la veille, s'étaient changés en chats.

Guyon (*Les Diverses Leçons*) rapporte l'histoire d'un enchanteur qui se changeait en différentes bêtes : « Aucuns persuadèrent, dit-il, à Ferdinand, empereur premier de ce nom, de faire venir devant lui un enchanteur et magicien polonais en la ville de Numbourg, pour s'informer quelle yssue auroit le différent qu'il avoit avec le Turc, touchant le royaume de Hongrie, et que non seulement il usoit de divination, mais aussi faisoit beaucoup de choses merveilleuses, et combien que ledit sieur Roy ne le voulait voir, si est-ce que ses courtizans l'introduisirent dans sa chambre, où il fit beaucoup de choses admirables, entre autre, il se transformoit en cheval, s'estanz oing de quelque graisse, puis en forme de bœuf, et tiercement en lyon, tout en moins d'une heure, dont ledit empereur eut si grande frayeur, qu'il commanda qu'on le chassât, et ne voulut onc s'enquérir de ce maraud des choses futures ».

Pour terminer cette monographie, citons encore un cas très curieux de lycanthropie moderne extrait du *Traité de magie* du Dr Papus :

« Je me déshabillai (j'étais en uniforme) en appuyant mon sabre de cavalerie contre une chaise, qui me servait de table de nuit. Je me couchai et je soufflai ma bougie.

« Dès que j'eus éteint la lumière, j'entendis un grattement très fort à la porte de la première chambre, c'était un bruit identique à celui que produit un chien qui gratte à une porte pour entrer ou sortir. Seulement le grattement que j'entendais était un grattement très intense, comme si le chien eût voulu forcer la porte.

« Le premier moment de surprise passé, je pensai que notre chien était resté dans la maison ; pourtant le grattement me paraissait être produit contre le *côté intérieur* de la porte de la première chambre et non pas venant du côté du couloir. J'appelai à plusieurs reprises le chien par son nom, « Sokol ». Pour toute réponse le bruit augmentait encore.

« Comme je l'ai dit plus haut, j'avais laissé la porte de communication entre les deux chambres cuverte. Cette porte, qui s'appuyait contre le pied du lit, je pouvais l'atteindre avec mes pieds. D'un mouvement brusque,je poussai avec mes pieds,droit, violemment, la porte qui se ferma avec fracas. Au même instant, le grattement se produisit, avec une violence extrême, contre cette porte, du côté de la première chambre.

« Je dois avouer que,après avoir appelé inutilement le chien et le bruit étrange s'accentuant encore, je fus effrayé un instant, et c'est cela qui me fit pousser la porte. Mais, au moment où j'entendais le bruit à cette porte, tout près de moi, le sentiment de frayeur avait disparu. Je m'apprêtai à allumer ma bougie. Avant que j'eusse fait de la lumière, le grattement avait cessé.

« Je descendis du lit, je mis mon pantalon et j'allai visiter la première chambre.

« J'avais toujours le chien dans l'idée, malgré l'impossibilité matérielle de sa présence. Rien dans la chambre.

« Je sortis dans le corridor, je descendis l'escalier, je visitai le rez-de-chaussée, j'appelai le chien : toujours rien. Je ne pouvais faire autre chose que de remonter dans ma chambre, et, ne comprenant rien, je me remis au lit en soufflant la bougie.

« A peine fus-je couché, que le vacarme recommença, avec plus d'intensité si possible, et à nouveau, du côté extérieur de la porte de communication, que j'avais fermée cette fois-ci derrière moi.

« J'éprouvai alors un sentiment d'agacement, de colère ; j'étais énervé, et sans prendre le temps de faire de la lumière, je sautai hors du lit, je saisis mon sabre que je tirai de son fourreau, et me précipitai dans la première chambre. En ouvrant la porte, je ressentis une résistance, et dans l'obscurité, je crus voir une lueur, une ombre lumineuse, si je puis dire ainsi, se dessinant vaguement sur la porte d'entrée de la première chambre.

« Sans réflexion, je ne fis qu'un bond en avant et je portai un formidable coup de sabre dans la direction de la porte.

« Une gerbe d'étincelles jaillit de la porte, comme si j'avais touché un clou enfoncé dans le panneau. La pointe du sabre avait traversé le bois et j'eus de la peine pour retirer l'arme. Je me dépêchai de retourner dans ma chambre pour allumer la bougie, et, sabre en main, j'allai d'abord voir la porte. Le panneau était fendu du haut en bas. Je me mis à chercher le clou que je pensais avoir touché, mais je ne trouvai rien : le côté tranchant du sabre ne paraissait pas non plus avoir rencontré du fer.

« Je descendis à nouveau au rez-de-chaussée, je visitai partout, mais je ne trouvai rien d'anormal. Je remontai dans ma chambre ; il était minuit moins le quart.

« Je songeai aux choses qui venaient de se passer. Aucune idée d'explication ne se présenta à mes réflexions, mais j'éprouvai un sentiment réel de quiétude après avoir été surexcité, et je me souviens très bien que je caressai presque involontairement la lame de mon sabre en me couchant à nouveau, et je plaçai l'arme à côté de moi, dans le lit, sous la couverture.

« Je m'endormis sans autre incident et je ne me réveillai que vers huit heures du matin.

« A la lumière du jour, les incidents de la nuit, avec cette porte brisée, me parurent plus étranges encore.

« Je quittai enfin le lieu et me rendis à la maison où tout le monde était réuni pour déjeuner et où on m'attendait. Je racontai naturellement mon aventure, qui paraissait bien invraisemblable, aux jeunes gens venus en visite. Quant à mes parents, ainsi qu'à M. N..., ils en étaient très impressionnés.

« Le déjeuner terminé — il était près de dix heures — tout le monde voulut voir la porte brisée, et mes parents, nos jeunes gens, M. N... et moi, nous nous dirigeâmes vers la maison du village.

« A mi-chemin, une femme du village venait à notre rencontre et nous disait qu'elle voulait précisément venir chez nous pour prier M. N... de venir voir la femme B... qui était malade. Une autre femme, qui était allée trouver B... pour une affaire quelconque, quelques instants auparavant, l'avait trouvée sur son lit sans connaissance et toute ensanglantée.

« Nous pressions nos pas. Moi, j'étais singulièrement ému des paroles de notre interlocutrice.

« Arrivé chez B..., un spectacle terrible se présentait. La femme, en délire, couchée sur son lit, avait la figure presque entièrement couverte de sang coagulé, les yeux fermés et collés par le sang, qui sortait encore lentement d'une blessure mortelle au front. La blessure, faite par un instrument tranchant, commençait à deux centimètres au-dessus de la lisière des

cheveux et se prolongeait en ligne droite jusqu'à la racine du nez, parcourant ainsi sept centimètres et demi. Le crâne était littéralement fendu et la masse cérébrale sortait à travers la fente.

« M. N... et moi nous courûmes à la maison : M. N. . pour chercher le nécessaire à faire un pansement, moi pour faire atteler notre voiture à l'effet d'aller chercher le médecin dans une petite ville voisine. La voiture partie, je retournai chez B..., laquelle entre temps avait été pansée provisoirement par M. N... La cabane s'était remplie de tous les habitants du village, y compris l'hôtesse de l'auberge. Personne n'avait une idée de ce qui pouvait être arrivé à B..., la blessée, qui avait toujours été crainte par la population, n'inspirait d'autres sentiments que de la curiosité aux personnes présentes, à l'exception de l'hôtesse de l'auberge, qui paraissait non seulement être venue par curiosité, mais qui semblait visiblement satisfaite et qui ne se gênait pas de dire hautement : « Enfin, B... a attrapé ce qu'elle mérite... »

C. B.

A PROPOS DES Photographies de " fantômes "

Nous avions, on s'en souvient, invité ceux de nos lecteurs qui font de la photographie, à examiner les photographies de « fantômes » publiées dans notre numéro du 1er juillet dernier, et au sujet desquelles nous avions cru devoir faire des réserves.....

Notre confrère, M. Léon Combes, dans une lettre que nous avons reproduite dans notre numéro du 15 juillet, émettait, lui aussi, quelques doutes. Un de nos abonnés, M. R. de Bercegol, qui, de son côté, a soigneusement examiné les trois clichés dont il est question, nous fait connaître son opinion dans la lettre qu'on va lire. On verra qu'il partage, avec M. Léon Combes, notre perplexité.

Joinville-le-Pont.

Monsieur le rédacteur,

Comme M. L. Combes, dont vous reproduisez une lettre dans l'un des derniers numéros de l'*Echo du Merveilleux,* j'ai examiné attentivement les photographies de « fantômes » qui figurent dans le numéro de juillet de votre intéressante revue, et j'estime, comme lui, que la plus suspecte est celle de « Piet Botha ».

L'anomalie qui me frappe le plus cependant n'est pas celle de l'éclairage, car rien n'indique que le fantôme, si fantôme il y a, reçoive du soleil la lumière particulière qui révèle sa présence au médium et à la plaque photographique... Mais, si je voulais truquer une photographie en vue de faire apparaître un pseudo-fantôme, elle présenterait tous les caractères de cette reproduction.

Tout photographe expérimenté est capable de produire des effets semblables.. Voici une recette fort simple :

Estompez sur un fond noir, à la craie ou au pastel, par exemple, une image vague répondant à peu près à l'idée que l'on se fait généralement d'un fantôme; prenez une plaque vierge, photographiez cette image en posant très peu et mettez votre plaque en réserve.

Lorsque le sujet que vous voulez mystifier se présente, invitez-le à se placer devant un fond noir ou très sombre, installé spécialement, et photographiez-le sur la plaque mise en réserve en posant normalement.

Vous pourrez ensuite faire entrer votre sujet dans le laboratoire obscur et développer devant lui la plaque qui, à sa grande surprise, portera sa propre image, bien nette et celle d'un être vague qu'il pourra de très bonne foi prendre pour un fantôme.

Malheureusement pour le mystificateur, si ce cliché n'est pas retouché ensuite, ce qui serait visible et paraîtrait extrêmement louche, il présentera deux particularités anormales :

1° Le fond sera noir ou très sombre;

2° Partout où la plaque aura reçu successivement les deux impressions, elle portera les traces d'une légère surexposition.

C'est bien là le cas de l'image que vous reproduisez:

1° Elle est sur fond noir, ce qui est déjà suspect; ce genre de fond n'étant employé que rarement par les photographes de profession;

2° La surexposition apparaît partout où l'image de M. Stead coïncide avec celle du « fantôme ».

Il semble même que les principaux plis de la draperie de ce dernier soient visibles malgré le bras de M. Stead et le guéridon qui devraient les masquer.

Veuillez agréer, Monsieur le rédacteur, l'expression de mes sentiments très distingués.

R. DE BERCEGOL.

CORRESPONDANCE

Nous recevons de M. Elisée du Vignois l'intéressante lettre suivante :

Monsieur le Rédacteur de l'*Echo du Merveilleux*,

Je vous envoie l'interprétation de deux quatrains bien intéressants, selon moi, qui ne sont pas étrangers, vous allez le voir, au souvenir de M. Gaston Mery.

Dans le premier, Nostradamus reproduit, puis-je dire, un remarquable article de notre Directeur, inséré dans *la Libre Parole* du 29 mars 1907, sous ce titre : « La fille Picquart »; dans le second, il annonce la chute, à la revue de Longchamp, du fameux général, suivie bientôt de celle de tout le ministère, le rapprochement qu'il a fait une première fois entre ces deux hommes, de tous points si différents, permet de penser que la coïncidence existant entre l'accident de l'un et la mort de l'autre ne lui a pas non plus échappé. Je suis d'autant mieux fondé à le croire qu'en employant dans chacun de ces quatrains, selon sa manière, une expression commune, il a voulu les adapter et montrer par là que malheureusement il serait encore question de M. Gaston Mery, au moment où le général Picquart ferait de nouveau parler de lui.

Voici, à ce propos, des extraits de mon ouvrage, actuel-

lement sous presse, qui donne l'interprétation de 875 quatrains accomplis depuis Henri II jusqu'à nos jours avec cet en-tête : *Notre Histoire racontée à l'avance par Nostradamus.*

« La Fille Piquart ».

PAR GENT ESTRANGE ET ROMAINS LOINGTAINE,
LEUR GRAND CITÉ APRÈS CAVE FORT TROUBLÉE,
FILLE SANS TROP DIFFERENT DOMAINE,
PRINS CHEF FERRURE N'AVOIR ÉTÉ RIBLÉE. II. 54.

Traduction littérale. — Par une nation étrangère et très éloignée des catholiques romains, leur grande ville sera fort troublée après qu'on aura fait des excavations. Une fille, ayant obéi à des maîtres qui ne valaient pas mieux les uns que les autres, voudra, lorsqu'elle aura été prise pour chef, faire croire que sa ceinture de fer n'a pas été forcée.

Fait historique. — La nation juive, si différente des nations chrétiennes, mit le trouble dans les esprits jusqu'au moment où elle eut fait annuler, le 12 juillet 1906, la condamnation prononcée contre Dreyfus. C'était l'époque où la capitale venait d'être l'objet de travaux souterrains, nécessités par la construction des gares des Invalides et du quai d'Orsay, et pour l'établissement du chemin de fer métropolitain. Un de ceux qui jouèrent un rôle prépondérant dans l'*affaire* fut le colonel Picquart, qui devint général, puis ministre de la Guerre dans le cabinet Clemenceau, le 25 octobre 1906.

En un article de la *Libre Parole*, paru le 29 mars, sous ce titre : « La fille Picquart », Gaston Mery s'exprimait ainsi :

« La vie de Marie-Georges Picquart ressemble à la vie de ces prostituées qui finissent par rencontrer un naïf qui les épouse. Ces réintégrées ont en général soif de considération ; elles s'étudient à prendre des airs de femme comme il faut. Elles voudraient oublier le passé ».

Notes explicatives. — Si, comme je le lui ai écrit, Gaston Mery n'a pas voulu copier les deux derniers vers de ce quatrain, c'est donc Nostradamus qui a lu, plus de trois cents ans à l'avance, l'article qu'il a publié à l'occasion d'une mesure de rigueur prise par le ministre de la Guerre contre le général Bailloud, coupable d'avoir exprimé l'espoir que l'Alsace et la Lorraine nous seraient rendues.

ROMAINS LOINGTAINE : il est dit du même fait : LA SYNAGOGUE STÉRILE, SANS NUL FRUIT, SERA RECEU PARMI LES INFIDÈLES (VIII, 96).

FERRURE : garniture de fer.

RIBÉE : de *riber*, verbe neutre, courir les rues, les mauvais lieux.

Chutes de Picquart et du ministère Clemenceau.

LE CONDUCTEUR DE L'ARMÉE FRANÇOISE,
CUIDANT PERDRE LE PRINCIPAL PHALANGE,
PAR SUS PAVÉ DE L'AVAIGNE ET D'ARDOISE,
SOY PARFONDRA PAR GENNES, GENT ESTRANGE, VII, 39.

Traduction littérale. — Le chef de l'armée française, croyant seulement être séparé de sa principale escorte, en tombant, par suite d'un excès d'avoine et d'ardeur de son cheval, sera mis par surcroît sur le pavé, à cause de la surexcitation et de l'emportement de quelqu'un, dans une situation gênante, résultant d'une affaire de nation étrangère.

Fait historique. — A la revue du 14 juillet dernier, à Longchamp, le général Picquart, ministre de la guerre, fut désarçonné, devant les tribunes, au moment où il saluait de l'épée le chef de l'Etat, M. Fallières ; il tomba sur le sol, tandis que son arme se fichait en terre ; son cheval prit le galop et il fallut le rattraper. On ne manqua pas de voir dans cette scène héroï-comique un présage, que vint d'ailleurs confirmer l'événement. Six jours plus tard, le président du Conseil, M. Clemenceau, en répondant à un discours de M. Delcassé, ancien ministre des affaires étrangères, lui reprocha violemment « d'avoir humilié la France ». Une protestation s'éleva aussitôt de presque tous les bancs de l'Assemblée ; on vota : le ministère fut renversé. M. Gaston Mery que cite le quatrain expliqué plus haut, auquel celui-ci s'adapte, mourut le 16 du même mois, entre les dates de ces deux chutes.

Notes explicatives. — Ce quatrain suit dans la Centurie celui qui annonce la chute malheureuse de Ferdinand d'Orléans, où nous trouvons une allusion au nom même du général Picquart : L'AISNÉ ROYAL, SON COURSIER VOLTIGEANT, PICQUER VIENDRA (VIII 38). — LE CONDUCTEUR : il est dit pour Gambetta, ministre de la guerre en 1870 : GRAND EXERCICE CONDUIT PAR JOUVENCEAU (III, 69).

CUIDANT, participe de cuider, roman : croire. PERDRE : « Le chef de l'armée a exécuté, devant le front des troupes, un déplorable cavalier seul » (*Echo de Paris*, 24 juillet).

DE L'AVAIGNE : « Les terroristes indous font absorber à leurs adeptes une drogue spéciale appelée le *bhang* : une main criminelle n'aurait-elle pas mêlé à l'avoine du coursier ministériel une dose de cet ingrédient ? » (*id.*).

D'ARDOISE : rappelle *ardere*, brûler.

SOY PARFONDRA, de *perfundere*, répandre : s'étaler, tomber. PAR, pour le latin *per* ; au cours de, pendant. GENNES, pour gêne, jeu de mot. GENT, *gens*, nation ; GENT ESTRANGE, comme nous l'avons dit, adapte ce quatrain au II. 54.

Difficiles à comprendre pour ceux qui ne sont pas déjà familiarisés avec l'originalité du langage de Nostradamus, ces quatrains portent avec eux l'évidence quand on a étudié la tournure de son esprit et quand on connaît ses inversions, ses sous-entendus et ses mots à double entente. Je vous autorise, si vous le trouvez bon, à les publier.

ELISÉE DU VIGNOIS.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

N° 7. — **La navigation aérienne et les prophéties.**

Nostradamus, dans le 63e quatrain de la première Centurie, a nettement annoncé que l'on voguera dans les airs, avant les guerres de l'Antechrist, qui, dit-il ailleurs, doivent durer vingt-sept ans :

Les fleurs passées diminué le monde,
Longtemps la paix, terres inhabitées,
Seur marchera par ciel, terre, mer et onde,
Puis de nouveau les guerres suscitées.

Quand les fleurs de lis auront disparu « pour ne plus reparaître » (comme Nostradamus l'a dit dans la prophétie d'Orval), l'univers sera amoindri.

Après que la paix aura régné longtemps (vingt-cinq

ans, selon le secret de la Salette et Mlle Couédon), sur des régions d'abord rendues désertes (1), *l'homme voyagera en sécurité dans l'air, sur la terre, la mer et les fleuves.*

Puis les guerres recommenceront.

La fausse prophétesse, Mlle Lenormand, a dit, en 1843 : « C'est dans l'air qu'on voyagera. » Elle a fait une prévision, parce que depuis longtemps on cherchait la direction des ballons. Mais, existe-t-il, en dehors des Centuries, *une autre prophétie de la navigation aérienne?*

UN ABONNÉ.

ÇA ET LA

Le diamant fatal d'Abdul-Hamid

Abdul-Hamid, dans sa captivité, se pénètre, dit-on, de la philosophie de l'histoire. Il est convaincu que ses malheurs viennent de ce qu'il posséda certain diamant bleu qui porte malheur.

Les gazettes allemandes racontent l'odyssée de cette pierre.

Elles expliquent que ce diamant bleu fut jadis rapporté d'Orient et vendu à la couronne de France sous Louis XIV. Le capitaine qui l'avait rapporté fut ruiné, partit pour l'Asie et y mourut de la fièvre.

Mme de Montespan, pendant ce temps, se parait du joyau; sa faveur déclinait aussitôt et l'affaire des poisons éclatait et causait sa déchéance.

Plus tard, Marie-Antoinette en faisait sa parure de gala; on sait comment elle a fini. On sait aussi comment finit la princesse de Lamballe à qui la reine de France l'avait souvent prêté.

La Révolution arrive. Le diamant est volé, vendu à Wilhelm Fals, commissionnaire d'Amsterdam. Son fils, le lui vole. Comment finit ce fils? Mal, sans doute. Quant à Wilhelm, il se pend.

La pierre fatale échoit à un Marseillais du nom de Beaulieu qui, bientôt, besogneux, tente de la vendre à un orfèvre anglais, Eliason.

Eliason hésite. Il se décide enfin à acheter le joyau. Oui, mais trop tard! Beaulieu est mort de faim. Eliason revend le diamant à Thomas Hope. Et nous voici arrivés au second Empire.

Thomas Hope repasse cet objet de malheur pour 1.500.000 francs au prince Kanitowski qui l'offre à une artiste des Folies-Bergère. Celle-ci se tue le premier soir qu'elle le porte!

Voici le diamant entre les mains d'un joaillier grec : celui-ci tombe immédiatement dans un précipice avec ses deux enfants!

C'est cet exploit accompli que la pierre arrive entre les mains d'Abdul-Hamid où il est confié successivement à deux gardiens du trésor.

Le premier est trouvé un jour étranglé! Le second est pendu par la foule pendant les troubles de Constantinople.

Abdul-Hamid s'en est défait aussitôt, mais un peu tard.

Qui le possède à l'heure actuelle?

Une guérison miraculeuse

On écrit de Tours, à la *Revue mariale* :

Au mois de mai dernier, Mme C... tomba dangereusement malade. Le médecin fut appelé de suite; devant la gravité du mal, il demanda l'assistance d'un confrère. Les deux docteurs prodiguèrent leurs soins assidus plusieurs fois par jour pendant quelque temps; mais les hémorragies étaient presque continuelles et résistaient à tous les remèdes. Le mari fit alors venir une religieuse infirmière. Le dévouement le plus délicat et le plus intelligent maintint la malade quelques mois; mais bientôt elle s'affaiblit de jour en jour, et les médecins l'envoyèrent alors à l'hôpital pour y subir une opération. La faiblesse étant extrême, ils s'appliquèrent surtout à rendre à la pauvre patiente assez de force pour supporter leur intervention. Dans cet intervalle, il y eut un débat assez vif entre les docteurs, appuyés par le chirurgien chef, et la sœur de la malade, Mme B..., qui ne voulait pas du bistouri. « Non, disait-elle, en se lamentant, je m'y oppose; vous n'opèrerez pas ma sœur. — Eh bien, dit alors le premier docteur qui avait soigné la malade, emportez votre sœur d'ici et gardez-la chez vous. »

Affolée, Mme B... court dans une chapelle, où la statue de Notre-Dame de Pellevoisin est honorée et où la Mère toute miséricordieuse a déjà consolé et guéri bien des malades Elle se confesse, communie et va se jeter avec confiance aux pieds de Celle qu'on n'invoque jamais en vain.

A ce moment-là, les pèlerins de Tours partaient pour le pèlerinage du 9 septembre, à Pellevoisin; et c'est avec des larmes que cette sœur désespérée et inconsolable les supplie de ne pas oublier là-bas sa malade qui se meurt à l'hôpital. Les prières commencèrent tout de suite pendant le voyage, pour continuer avec plus de ferveur à Pellevoisin.

La Mère toute miséricordieuse les entendit à travers les barreaux de sa prison et les exauça, en déchirant le billet du docteur où se lisait le mot *cancer*, qui avait fait entrer la malade à l'hôpital.

Le lendemain, en effet, elle était complètement guérie.

Quelques jours après, la malade, ou plutôt la guérie, disait aux médecins : « Mais, je ne suis plus malade; je n'ai plus rien. » A une première inspection, le docteur dit : « Je ne trouve plus rien ». A une seconde, son confrère, étonné, dit en effet : « Il n'y a plus rien. » Deux autres médecins ne purent que confirmer l'examen de leurs confrères, et pourtant, dirent-ils tous quatre, c'est incroyable, le mal existait bien, il y a quelques jours encore.

Nous rappelons à nos lecteurs que tout ce qui concerne l'administration : mandats d'abonnements, demandes de numéros, etc., doit être adressé à M. Alfred Leclerc, et à son nom, 19, rue Monsieur-le-Prince, Paris.

Le Gérant : GEORGES MEUNIER.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, r. de Verneuil.

(1) Paix, uberté longtemps lieux louëra,
Par tout son règne désert la fleur de lis. (IV-20.)